

2<sup>e</sup> année - n° 21

1 fr. (En Belgique F. F. 1.50)

19 Avril 1931.

# POLICE MAGAZINE



## LE VAMPIRE DE DUSSELDORF DEVANT LA JUSTICE

Le sinistre vampire de Düsseldorf, Peter Kuerten, qui demeura introuvable si longtemps, passe enfin en justice pour répondre de ses abominables crimes. Voici la plus récente photo de ce répugnant assassin. (W. W.)

DIRECTION  
ADMINISTRATION  
RÉDACTION  
30, Rue Saint-Lazare, 30  
PARIS - IX<sup>e</sup>  
Téléphone : TRINITÉ 72.96  
Compte chèques postaux : 1475-65

# POLICE MAGAZINE

**ABONNEMENTS**  
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) 50 fr.
	Un an (sans primes) 37 fr.
	Six mois ... .. 26 fr.
ÉTRANGER...	Un an ... .. 65 fr.
	Six mois ... .. 33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.  
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

## Agression nocturne.

Le président a appelé les trois très jeunes chenapans qui sont coude à coude dans le box, les « Hommes de minuit ». Des hommes ! A peine des projets d'hommes.

— Depuis quatre ans, ajoute le magistrat, vous rançonnez les passants.

— C'est pas vrai, bondit le plus grand des accusés, on n'a jamais tapé dessus.

Il se méprend sur la signification du mot « rançonner », et le président veut bien lui faire voir son erreur.

Alors l'apache admet :

— On ne leur prenait pas tout.

— C'est vrai, vous leur laissez leurs vêtements.

— Et bien des choses.

— Dont vous ne pensiez pas pouvoir vous défaire. Assez malins, vous ne prenez que l'argent. Un soir, pourtant, vous avez pris aussi le stylo d'une de vos victimes.

— C'est pas moi, fait le plus petit des trois fripouilles, j'sais pas écrire.

— Mais ce n'était pas pour écrire, riposte le magistrat. Le stylo avait une bague en or. Mais vous allez peut-être dire également que vous ne portez pas de bague ?

Des témoins défilent, témoins de moralité, d'immoralité surtout. Les trois chenapans étaient la terreur de leur quartier. Enfin on respire dans ce coin généralement si calme de Paris !

— Déjà une fois, je les avais vus qui entouraient un monsieur, raconte une fruitière.

Le président s'étonne :

— Et vous n'avez pas prévenu les agents ?

— Pour qu'ils viennent m'assassiner !

— Les agents ?

— Oh ! non, ces trois-là. Ils sont encore tout jeunes, mais quelle graine ! J'aurais été que de leur père, quelle correction !

— Soyez heureuse, madame, c'est justement une maison de correction qui les attend.

## Légitime défense.

C'est un cas assez curieux, et les magistrats chargés de juger cette affaire en perdent leur latin.

Deux locataires d'un même immeuble se sont pris de querelle. Depuis longtemps, ils ne se pouvaient voir, même en peinture. Et pourtant, il s'agit de deux peintres en bâtiment.

Chaque fois qu'ils se rencontraient dans l'escalier, des mots on en serait venu aux coups si les épouses des deux adversaires, et surtout les voisins, n'étaient intervenus.

Mais un dimanche matin les deux hommes se rencontrèrent seuls sur le palier du cinquième. Ils venaient de prendre quelques apéritifs. On entendit des mots, des cris, des injures et enfin deux coups de revolver.

Il y eut un blessé, mais comme dans tous les duels qui se respectent, ce fut un innocent qui tomba. Cet innocent était d'ailleurs une innocente, une jeune ménagère qui préparait son déjeuner et qu'une balle, qui trouva la porte de sa cuisine, vint frapper au pied droit.

Le président veut établir qui tira. Les deux hommes s'en défendent l'un et l'autre. De fait tous deux avaient un revolver, et comme l'on ne retrouva pas les armes après la bataille, naturellement on ne peut savoir à quel browning appartient la balle qui atteignit la ménagère.

— Vous n'aviez le droit de porter une arme ni l'un ni l'autre, déclare le président. Pourquoi aviez-vous un revolver ?

— Parce que D... m'avait menacé, répond V...

Et D... fait une réponse identique.

— En somme, conclut le président, celui qui a tiré était en état de légitime défense.

— Parfaitement !

Ce mot a été dit en même temps par les deux adversaires.

— Touchant ensemble, conclut le magistrat. Vous êtes d'accord ! Mais il y a quelque chose de plus touchant, c'est la balle. Vous ne voulez pas dire qui a tiré ?

Silence.

Et le président fait une autre constatation — aidé en cela par le témoignage du concierge de l'immeuble — c'est que depuis le drame les deux adversaires se sont réconciliés.

L'avocat de D... intervient :

— Puisque cette balle perdue a eu pour conséquence la réconciliation des deux hommes, l'indulgence du tribunal s'impose.

— Elle s'imposerait si la balle avait été

# TRIBUNAUX



# COMIQUES

perdue pour tout le monde, ce qui n'est pas le cas, répond le magistrat.

La victime donne à son tour son opinion.

Si les deux adversaires veulent lui payer une petite indemnité, « ça ira comme ça », dit-elle.

— Non, ça n'ira pas comme ça, riposte le président. L'heure de la conciliation est passée.

Indemnité, amende, frais du procès, on s'arrange finalement en famille.

## Le roman chez la portière.

C'est une aventure qui sent le renfermé. Il semble qu'elle date d'une bonne cinquantaine d'années et qu'on l'ait tirée de l'armoire avec toute sa poussière d'un demi-siècle.

Les personnages principaux de cette bouffonnerie, qui a pour décor une chambre de la correctionnelle, sont une concierge, son fils, une jolie dactylo et un agent.

Scénario :

La dactylo est la petite amie du fils de la concierge.

Elle se glissa un jour dans l'appartement de son flirt, où ce dernier lui avait donné rendez-vous.

La concierge, furieuse de voir une rivale pénétrer à la fois dans la chambre et le cœur de son fils, alerta un agent qui passait dans la rue et lui dit : « Vite, montez chez moi, j'y entends du bruit. Sûr que c'est un cambrioleur. »

Et l'agent monta. Et l'agent trouva quelque peu dévêtue, car elle attendait son amoureux, la jolie dactylo.

Et tout le monde s'en fut au poste.

Aujourd'hui, la dactylo proteste que tout le monde dans le quartier la prend pour une vraie voleuse.

Dans le quartier seulement ? Non, ce ne serait rien.

Le méchant bruit a couru plus loin.

Son patron l'a mise à la porte en lui disant : « Je ne crois pas un mot de cette histoire de vol, mais enfin ça fait jaser ici. Alors, n'est-ce pas ? allez vous faire engager ailleurs. »

Et c'est une somme aussi coquette qu'elle-même que la plaignante réclame comme indemnité à la concierge.

Mais celle-ci de se défendre :

— Qui qui me dit que ce n'est pas une vraie voleuse ? Qui qui me dit qu'elle ne prend pas mon fils pour prétexte ? Qui qui...

— Interrompez vos « qui qui », madame, intervient le président. Cette jeune fille est parfaitement honorable. Vous saviez fort bien qu'elle entretenait des relations... mettons sentimentales avec votre fils. Si elle vous a volé quelque chose, c'est peut-être le cœur de votre enfant... et

encore. Mais pour ces vols-là, la justice n'intervient pas.

— Qui qui...

— Non, plus de « qui qui », vous dis-je. Vous avez cruellement compromis cette jeune fille.

— Elle compromettait mon fils.

— Tout cela pouvait finir par un mariage.

— Un mariage ? Avec cette... Jamais !

— Elle est d'une excellente famille.

— Je ne dis pas, mais elle n'a pas le sou.

— Et vous ?

— Nous non plus, mais c'est toujours les femmes qui apportent la dot. Enfin, c'était comme ça de mon temps.

— Laissons votre temps où il est et revenons à la question. Il s'agit surtout de la faute commise en faisant passer cette jeune fille pour une voleuse. La foule a failli la lyncher.

— Ça c'est pas vrai !

— Comment ce n'est pas vrai ? L'agent vient d'en témoigner.

— Enfin, je veux dire que je ne sais pas.  
— Lui faire un mauvais parti.  
— C'est à mon fils qu'elle voulait en faire un !

Il n'y a rien à tirer de la vieille concierge entêtée qui est finalement condamnée à des dommages-intérêts réduits du fait que le fils annonce son intention d'épouser la jeune dactylo.

Alors la concierge a le mot de la fin, le mot qui provoque la grande joie du public :

— Maintenant que je vais être ta belle-mère, ma petite, faudra marcher droit !

## Drame conjugal.

Le mari ici. La femme là-bas.

L'éternelle histoire : dispute conjugale se terminant par deux coups de revolver.

Mais le mari ne fut pas blessé, car ce fut naturellement la femme qui tira, le browning avait des cartouches à blanc.

Le président interroge l'épouse qui pleure comme une Madeleine :

— Saviez-vous que votre arme était chargée de cartouches à blanc ?

— J'étais affolée.

— Ce n'est pas une réponse.

— J'étais affolée.

Des sanglots. On ne tire pas autre chose de l'épouse.

L'armurier arrive à la barre et explique :

— Cette dame avait un drôle d'air. Je me suis méfié. Et puis, je me suis dit que des cartouches à blanc feraient le même effet sur un cambrioleur.

— Cette cliente pouvait-elle se douter que vous aviez mis des cartouches à blanc dans le browning ?

— Je lui ai dit : « Avec cette arme-là, vous ferez beaucoup de bruit, et quelquefois ça suffit. »

Peut-être a-t-elle compris.

Le président se retourne vers l'épouse et interroge encore :

— Aviez-vous compris ?

— J'étais affolée.

Décidément, on n'en tirera pas autre chose.

Alors le président s'adresse au mari :

— Pensez-vous qu'elle savait qu'il s'agissait de cartouches à blanc ?

Le pauvre mari pris de pitié répond :

— Moi, je crois qu'elle le savait.

— Alors, vous seriez prêt à pardonner, à reprendre la vie commune ?

Le mari ne va pas jusque là. Il bondit et s'écrie :

— Ah ! ça, non, par exemple !

Finalement, l'épouse est condamnée assez légèrement — on a admis qu'elle savait ! — et avec sursis.

Et comme elle quitte le box, on l'entend dire au garde :

— J'étais affolée.

Le garde rit et hausse les épaules.

LE TYPE DU FOND DE LA SALLE.

## POLICE-MAGAZINE publiera bientôt

UN REPORTAGE SENSATIONNEL

# LES MYSTÈRES DU BAGNE

Son auteur, notre collaborateur **Jean NORMAND**, vient de rentrer en France, après avoir effectué à Cayenne une longue et minutieuse enquête sur le bagne.

On n'a jamais rien écrit de plus complet sur ce sujet.

Ce reportage ne laisse dans l'ombre aucun détail.

Il sera illustré par des photographies exceptionnelles et des compositions du maître-dessinateur **GLATZER**

# LA VIE AMOUREUSE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru, malgré l'habileté de sa défense, a été condamné à mort.

## ÉPILOGUE

### LA DERNIÈRE AUBE.

Landru avait été enfermé dans la cellule des condamnés à mort.

Il y avait trouvé un autre détenu qu'on lui avait donné pour compagnon et qui, dès son entrée, l'avait accueilli par des paroles de consolation et d'encouragement. Il n'avait pas répondu une syllabe à ces propos. Depuis le prononcé de l'arrêt, il n'était plus le même : ses épaules semblaient s'être tassées d'un seul coup. Sur son visage, plus raviné encore qu'à l'ordinaire, le souci burinait des sillons profonds.

Il s'assit sur sa couche et demeura durant plus d'une heure farouche et concentré.

Le sentiment qui le possédait tout entier, à cette heure, n'était point le repentir de ses actions. Il ne concevait nul regret de ce qu'il avait fait. Seule une rage froide le possédait. Il n'avait pas imaginé qu'il pût être condamné à mort.

Quand il brocardait la Cour ou les jurés, il lui semblait qu'il éloignait de lui le châtiement suprême. Il n'avait pas réussi pourtant à faire entrer à temps le doute dans les esprits terre à terre de ses juges. Pourquoi ces « idiots », qui avaient signé, quelques instants après, en sa faveur un recours en grâce n'avaient-ils pas été possédés des mêmes scrupules au moment où ils le condamnaient? Le mauvais hasard avait joué contre lui. On n'avait pas idée, vraiment, de condamner ainsi à mort un homme auquel on n'avait pu présenter le cadavre d'une seule de ses victimes. Il grogna tout haut :



La foule se presse aux alentours du Palais de justice de Versailles, pour essayer de voir l'exécution de Landru. (Rol.)

# DE LANDRU



les yeux ouverts, s'efforçant vainement de trouver le sommeil, mais ne pouvant écartier de son esprit l'idée de sa prochaine exécution.

L'aube allait poindre quand il s'endormit enfin, brisé par l'extrême tension de son esprit.

Pendant quelques minutes, un souffle à peu près égal souleva sa poitrine, ses traits crispés se détendirent. Puis, soudain, un rictus tordit sa face, ses bras s'agitèrent, des mots entrecoupés s'échappèrent de sa bouche :

— Non, non, pas cela ! Je ne veux pas. Arrêtez, arrêtez ! Non ! C'est horrible !

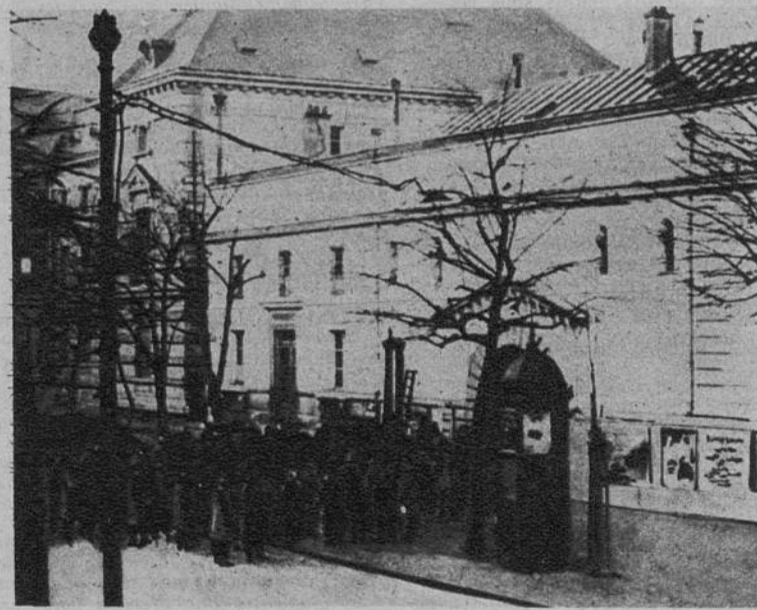
Il se débattit plus fort, poussa un cri de bête égarée et se dressa soudain sur son lit, les yeux exorbités, avec une figure de fou.

— Allons, allons, dit la voix de son codétenu, calmez-vous ! Vous n'en êtes pas là. Il faut dormir.

Landru passa sa main sur son front, où perlait une sueur glacée, demeura quelques instants assis sur son lit, soupira plusieurs fois profondément, puis se recoucha. Il goûta peut-être une heure de sommeil, puis s'éveilla à nouveau, fiévreux et tremblant.

Dans le jour, les heures lui parurent si longues qu'il finit par accepter la partie de cartes que son codétenu lui proposait avec insistance. Il gagna ainsi la nuit suivante.

Elle était fort avancée lorsqu'il se décida enfin à se mettre au lit. Elle ressembla à celle de la veille. Une insomnie presque permanente, de rares sommeils, entrecoupés d'horribles cauchemars. L'aube le trouva éveillé, plus fatigué qu'avant de se mettre au lit. Il eut cette journée-là un



Cette remarquable photo, document unique et rigoureusement authentique, a été prise un peu avant l'exécution de Landru. (Excelsior.)



Les barrages maintenaient les badauds à distance de la guillotine. (Rol.)

ses cheveux se hérissaient sur elle comme des aiguilles. Il grommela entre ses dents :

— Nom de Dieu, est-ce que je deviendrais fou ! Je ne suis plus moi-même. J'en ai vu bien d'autres. Il faut que cela finisse.

Il se mit debout d'un seul coup, pour échapper à la hantise, et marcha de long en large dans l'étroite cellule. Il ne voyait plus maintenant la tache sanglante. Mais une angoisse imprécise lui serrait la gorge. Il eût voulu crier,

courir, s'évader de cette geôle, dépenser son influx nerveux dans un effort musculaire. Mais il était cloué là entre quatre murs, dont il ne sortirait probablement que pour aller à la guillotine. Il eut à cette minute, rien que par la force évocatrice du vocable, la vision d'une aube terne, où se dressait la sinistre machine en haut de laquelle miroitait l'acier d'un couperet.

Sa chair se crispa à tel point qu'il poussa un cri d'horreur. Déjà le détenu, quittant le lit sur lequel il s'était étendu, se rapprochait de lui et parlait. Il le repoussa durement.

— Fichez-moi la paix, dit-il. Je n'ai besoin de personne. Je sais pour quelle besogne de moucherage et de surveillance vous êtes ici. Je ne veux pas vous connaître. D'ailleurs, je vais me coucher.

Il se mit au lit. Des heures durant, il resta étendu,



Le fourgon traverse un boulevard désert de Versailles, se rendant au cimetière des Gonards, où eut lieu l'inhumation. (Excelsior.)

— Il n'y a pas à dire, c'est formidable ! Je suis fichu ! C'est très joli ce recours en grâce, mais il y a bien peu de chance pour qu'il aboutisse. Si mon avocat, qui ne manque pas d'éloquence, ne parvient pas à persuader le chef de l'État que la lumière n'a pas été faite entièrement, mes carottes sont cuites.

Tout en réfléchissant, il fixait le sol avec obstination.

Soudain, il lui sembla, — mais n'était-ce pas une hallucination ? — qu'il y avait à ses pieds, par terre, une tache de sang et qu'elle allait s'élargissant. Il détourna les yeux, mais sous l'empire d'une force dont il ne s'expliquait pas la source, il les ramena bientôt malgré lui à la même place. Il revit la tache. Un frisson parcourut son corps et il sembla soudain que sa tête était de glace et que

peu de réconfort en raison de la visite de son avocat. Il parlait si bien, M<sup>e</sup> de Moro-Giafferi, il était si persuasif, si berceur, qu'il parvenait à éloigner de la tête de son client le spectre de la guillotine. Il se montra même si affirmatif en partant, que Landru dormit cette nuit-là.

Il dormit encore les nuits suivantes, tant qu'il espéra que son pourvoi en cassation serait admis, ou qu'en dernier ressort, la Commission des grâces serait favorable à une mesure de clémence.

Mais les semaines passèrent après les jours, et les mois après les semaines. On était maintenant au 15 février, et aucune solution n'était intervenue. Il sentait obscurément que c'était la fin. Il retombait maintenant dans le même accablement qui avait suivi sa condamnation à mort, et ses nuits étaient à nouveau peuplées de cauchemars. Chose

étrange ! Ce n'était plus la guillotine qu'il voyait, dans ces horribles nuits, qui lui faisaient l'effet d'interminables séances de torture, c'étaient ses victimes. Non pas toutes ses victimes, mais au moins certaines d'entre elles. Une nuit, c'avait été M<sup>me</sup> Cuchet, si bonne, si douce, si aimante, si prévenante, et qu'il avait si horriblement sacrifiée à la nécessité d'argent. Elle lui était apparue droite et immobile, avec des yeux criants de reproche. A côté d'elle marchait le fantôme de son fils, cet enfant qu'il avait froidement assassiné. Il avait encore crié cette nuit-là désespérément. Mais quand il s'éveillait, sa bouche se taisait, sa volonté obligeait à s'apaiser sa pauvre chair frissonnante, et il redevenait, en présence du témoin qui le surveillait, le Landru fermé de toujours. En vain celui-ci tentait-il d'obtenir de lui des aveux et des précisions, alors qu'il se sentait déprimé par les horribles cauchemars de la nuit. Landru répondait chaque fois :

— Laissez-moi tranquille, je n'ai rien à vous dire.

— Quand vous êtes éveillé, répondait l'autre. Mais quand vous dormez, il n'en est pas de même.

— Eh bien, quoi ! Un condamné à mort a tout de même le droit de ne pas être dans son assiette aux heures où il ne commande pas à son esprit. Vous ne me verrez jamais flancher quand je suis éveillé.

D'autres cauchemars étaient venus visiter ses nuits. Il semblait qu'ils se rapprochassent et se multipliasent à mesure que se rapprochait le jour fatal. La nuit du 23 au 24 fut pour lui particulièrement horrible. Il reçut cette nuit-là une visiteuse avec laquelle il revêcut dans son entier l'horrible scène de son meurtre. Andrée Babelay se dressa devant lui, comme elle s'était dressée le jour où, ayant en partie découvert son secret, elle l'avait mis dans l'obligation de la supprimer. Elle lui avait crié tant et tant d'horreurs, qu'il avait à nouveau bondi sur elle, à nouveau ses doigts s'étaient crispés sur son cou, à nouveau elle avait été entre ses mains une pauvre chose flageolante, bientôt écrasée. A nouveau, il avait eu devant son cadavre le seul regret qu'il eût jamais connu. Puis, soudain, la morte s'était dressée, était revenue sur lui, l'avait saisi à la gorge et lui avait crié :

— A ton tour, Landru, à ton tour ! Demain, couic ! couic !

Il était sorti de cette épouvante si baigné de sueur, qu'il semblait qu'on l'eût trempé dans un bain glacé.

Cette horrible fantasmagorie avait tellement épuisé ses nerfs, qu'il s'était à peine levé ce jour-là. Le soir, il ne voulait pas dormir.



La tombe de Landru au cimetière des Gonards, à Versailles. Seuls deux des prénoms de Landru indiquent sur la croix que cette tombe est celle de l'homme de Gambais. (Rap.)

Le pressentiment de sa fin le possédait. Il tendait l'oreille pour s'assurer qu'il ne percevait pas à l'extérieur des rumeurs de foule. Mais non, il n'entendait rien. Cette nuit ne serait pas encore celle de son exécution. Ce serait pour demain, sans doute.

Il venait seulement de s'assoupir, à 5 h. 45 du matin, quand la porte de sa cellule s'ouvrit. Écrasé par le souci et la tension nerveuse, il plongeait dans un si lourd sommeil qu'il fallut le secouer à plusieurs reprises pour qu'il s'éveillât.

Il ouvrit enfin les yeux. Des hommes l'entouraient. L'un d'eux, le substitut, dit :

— Ayez du courage, Landru, votre recours en grâce a été rejeté.

Il se mit sur son séant, regarda fixement les gens qui l'entouraient, sembla se dominer d'un seul

coup, s'infuser un suprême courage, et répondit d'un ton ferme et un peu emphatique :

— J'en aurai. Un innocent est toujours courageux !

Il s'habilla sans aucune aide, tandis qu'un silence de mort planait sur sa cellule. Puis, s'étant lavé les mains et le visage, il peigna avec soin sa barbe.

Sa toilette terminée, l'aumônier de la prison, l'abbé Loiseau, s'avança vers lui et lui offrit les secours de la religion.

— Merci, dit Landru, maintenant tout est fait redressé et redevenu pour un instant le Landru goguenard de son procès. Merci, monsieur l'abbé. Ce n'est pas, croyez-le, que j'aie des sentiments irréligieux. Ce serait même avec plaisir que j'accepterais les secours de votre ministère. Mais ces messieurs sont pressés, et je ne veux pas les faire attendre.

Comme le procureur de la République lui demandait s'il avait des révélations à faire, il se redressa et, avec une magnifique indignation, répondit :

— Je considère cette question comme une suprême injure.

On lui tendit le traditionnel verre de rhum. Il le repoussa du geste.

— Je n'en ai pas besoin, dit-il.

— Je vais vous accompagner jusqu'au bout, dit l'abbé Loiseau, en s'avançant pour lui offrir le bras.

— Non, dit Landru, je veux être seul.

La porte de la cellule s'ouvrit. Un corridor, puis ce fut la porte de la cour, puis celle de la prison.

Dans le petit matin, gris et froid, les arbres de la place dressaient vers le ciel, au-dessus de leurs fûts noirs, des branches nues, qui semblaient des bras éplorés. Un important service d'ordre, formé par un peloton de cavaliers, composait à lui seul la majeure partie de l'assistance. Il n'y avait là qu'un nombre relativement limité de curieux, parce que la nouvelle de l'exécution ne s'était guère répandue. L'ogre de Gambais n'avait devant lui, pour jouer son dernier acte, qu'une assistance restreinte. Celui dont les aventures avaient tant passionné le public allait mourir à peu près sans public.

Il n'eut pas à marcher bien loin. La guillotine était dressée à trois mètres de la porte. En apercevant la terrible machine, il eut tout de même un imperceptible mouvement de recul, mais, se ressaisissant aussitôt, il marcha d'un pas ferme en avant. Les aides le basculèrent sur la planche.

A six heures dix minutes, le couteau tombait. Le Barbe-Bleue moderne avait vécu.

JEAN FABER.

FIN

## L'ARGOT, LANGUE DES MALFAITEURS

Il y eut jadis au Palais de justice un juge d'instruction fort embarrassé ; c'était M. Roty. Ce magistrat se trouvait en présence d'un jeune homme, détenu comme vagabond, et qui ne parlait ou prétendait ne parler aucune langue connue. Mais, fait curieux, le magistrat, qui ignorait le langage de son « client », baptisa ce langage l'« agrach », on ne sut jamais pourquoi.

Or, ce jeune homme était tout simplement un simulateur qui se moquait agréablement de la justice. Le directeur du service anthropométrique le démasqua, et il fallut bien que le mystérieux détenu avouât sa supercherie. L'« agrach » est une des nombreuses « langues vertes » en usage chez les malfaiteurs de tous les pays.

Il y a quelque temps, un individu aux allures assez correctes était arrêté pour un délit quelconque. Lui aussi, lorsqu'on l'interrogea, répondit dans une langue bizarre inconnue de tous les interprètes mandés par le juge d'instruction. Cet individu fut écroué préventivement à la prison de la Santé, où, pendant un mois, il continua à jouer très consciencieusement son rôle. Cependant, le service des recherches éventa son truc, et l'identité du détenu fut établie : c'était un Espagnol, Bernardo Pastilla, chimiste, né à Grenade.

Dès qu'il se vit découvert, Bernardo Pastilla cessa sa comédie ; et en excellent français, il fit ses confidences au directeur de la police judiciaire. Il lui apprit ainsi qu'il parlait couramment cinq langues et qu'il était l'auteur d'un travail important sur les principaux termes d'argot employés par les malfaiteurs internationaux. Et Pastilla expliqua avec complaisance :

— En France, vous avez plusieurs dictionnaires de la « langue verte », mais tous renferment des expressions fantaisistes généralement ignorées des voleurs professionnels. Les différents argots y sont confondus, et les mots en usage parmi les gredins et les filles ne ressemblent pas à ceux employés dans les ateliers, chez les artistes, au théâtre, aux courses. L'argot des casernes n'a rien à voir avec celui des hommes politiques, des financiers, des avocats, des écoles et des employés de chemins de fer. C'est là que réside le défaut capital de tous les dictionnaires parus jusqu'à présent.

« Des amateurs s'amuseront un jour à

collectionner les locutions de chaque corps de métier ; quant à moi, je ne centralise que les termes indispensables dont se servent les individus classés dans la haute et la basse pègre.

« A côté d'expressions grossières, canailles, il y a celles qui sont précises, de « bonne compagnie », employées par les assidus des tripots, les escrocs, les faussaires, les chloroformistes, les détours-seurs du grand monde.

« Ces malfaiteurs de haut parage s'appellent des « vautours », ceux des grands chemins, des « ermites », et ceux qui combinent des vols, des « courtiers ». Les individus qui, par nécessité, fracturent une porte prennent le nom de « canoniers », ceux qui travaillent la nuit sont des « attristés », des « hiboux », et les « pilotes » représentent les indicateurs. Les « aiglons » désignent les apprentis, et les chefs de bandes ont le titre d'« aigles blancs ».

« Chaque pays ayant son argot plus ou moins imagé, pittoresque, je ne donne pas l'origine des mots, pour la plupart intraduisibles, leur sens ne pouvant être compris que là où ils sont nés, attendu qu'ils subissent l'influence des circonstances et des habitudes, rappelant des choses ou des événements locaux.

« Le langage sémaphorique, universellement adopté par les nations, permet aux marins internationaux de s'entendre entre eux, les voleurs cosmopolites ont aussi des signaux de reconnaissance, afin de se mettre en rapport avec leurs complices.

Le dictionnaire de Bernardo Pastilla, que j'ai sous les yeux, est très complet. Il commence par Dieu, pour finir par les verbes, en cataloguant le corps humain, les animaux, le temps, les saisons, les jours, les heures, la famille, la campagne, les bâtiments, les boissons, les vêtements, les monnaies, etc.

Quelques extraits. Homme : demorre, femme : digue, enfant : trifaille, tête : couache, joues : jaffles, nez : tournigue, hiver : hivio, vent : mistrillo, hôpital : castru, tomber : repambre, vendre : fourguer, etc.

Bernardo Pastilla expliqua encore : — Argot est le nom dont vous avez baptisé cet idiome de hasard : en Angleterre, on l'appelle *cant* et *slang* ; en Allemagne, *rothwalsch* ; en Italie, *gergo* ; en Espagne, *germania* ; en Hollande, *divan-*

*tail* ou *bargeons* ; en Portugal, *calaô* ; en Asie, *balabalan*.

Cette variété d'argots, réunis sous ces différents langages, forme le véritable carnaval de l'imagination.

L'argot pur du malfaiteur parisien n'est pas moins difficile à comprendre. Un autre dictionnaire rédigé à Fresnes, par un malfaiteur connu dans le monde de la haute pègre sous le nom de Le Rouquin, est moins complet, certes, que celui de Pastilla, mais il n'en est pas moins curieux. Je me bornerai à en extraire ces définitions :

*Argent*. — Plâtre, braise, dalle, pognon, galette, carlos, michon, sacre, blé, oseille, fric, fricot, pèze.

*Mille francs*. — Milled, grand carré, foulard de soie.

*Cent francs*. — Une pile, un mètre, un tas.

*Cinquante francs*. — Demi-jetée.

*Cinq francs*. — Une tune, une dardienne, une dringue.

*Dieu*. — Le terrible, le redoutable.

*Revolver*. — Epateur, émoucheur, bête à chagrin, bagol.

*Yeux pochés*. — Duo d'amour.

Tous les escarpes comprennent et parlent couramment ce langage particulier que les policiers connaissent également et que Victor Hugo a défini d'une façon si pittoresque :

*Qu'on y consente ou non, l'argot a sa syntaxe et sa poésie. C'est une langue. Si, à la difformité de certains vocables, on reconnaît qu'elle a été mâchée par Mandrin, à la splendeur de certaines métonymies, on reconnaît que Villon l'a parlée. C'est une langue dans la langue, une sorte d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a des racines dans le vieux tronc gaulois, et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Formation profonde et bizarre, édifice souterrain bâti en commun par tous les misérables ; chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou.*

Dans une des ballades de son *Grand Testament*, François Villon parlait l'argot comme sa langue naturelle. Mais cet argot est pour nous indéchiffrable, malgré les patients travaux de nombreux érudits, et quoiqu'on puisse y relever plusieurs mots qui ont quelque affinité avec l'argot moderne :

*Saupicquetz frouans des gours arque  
Pour deshouer, beau sire dieux,  
Allez ailleurs planter vos marques.  
Bernards, vous estes rouges gueux.*

Voilà ce qu'était l'argot du xv<sup>e</sup> siècle. A la fin du xvi<sup>e</sup>, il s'est perfectionné ; c'est une langue complète, dont la traduction est possible. Témoin ce premier quatrain d'un sonnet de Marc de Papillon :

*Accipant du marpaul la galière pourrie,  
Grivolant, porte flambe, enfle le trimard,  
Mais en despit de Gille, à gueux ton  
[girouard.*

*A la mettre on lura ta biotte conté.*

Traduction : Ayant reçu de l'hôtelier une mauvaise jument, — Grivolant, porte épée, poursuis ta route, — Mais en dépit de Gille, ô gueux ton patron, — Au matin, on verra ta bête morte.

Pour l'argot du siècle dernier, nous jetterons un coup d'œil sur les « œuvres » du célèbre Lacenaire. Voyons cette pièce intitulée : « Dans la lunette », dédiée « A la pègre ».

*Pègres traqueurs, qui voulez tous du  
[fade,  
Prêtez l'esgourde à mon dur boniment.  
Vous commencez par tirer en valade,  
Puis au grand truc, vous marchez en  
Le panté aboule, [taffant.  
On perd la boule,  
Puis de la tête, on se crame en rom-  
On vous roussine, [pant.  
Et puis la tine  
Vient remoucher la butte en rigolant.*

Traduction : Voleurs poltrons, qui voulez tous part au butin, — Prêtez l'oreille à mes dernières paroles, — Pour commencer, vous fouillez dans les poches, — Puis quand vous vous mêlez de tuer, vous tremblez. — La victime arrive, — On perd la tête, — Et on se sauve de la maison tant qu'on peut, — On vous dénonce, — Et puis le peuple — Vient voir guillotiner en riant.

Arrêtons là ces citations, non sans constater, cependant, que plusieurs mots argotiques sont passés dans le langage courant ; peut-être seront-ils, un jour, consacrés par le dictionnaire de l'Académie. Tout arrive.

ARMAND VILLETTE.

# Bloc-Notes de la Semaine



Le forgeron Alexis Moreau, après avoir soigné des animaux avec succès, s'était mis à guérir les hommes. Mais la justice le poursuit pour exercice illégal de la médecine. Le voici (debout) dans son ancienne forge convertie en cabinet médical. (H. M.)



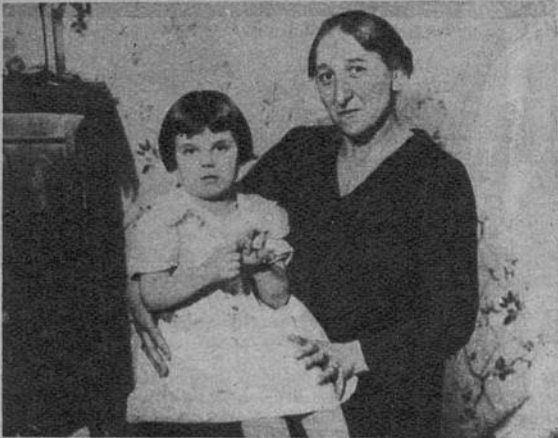
Les Guyanais acquittés au procès Galmot, à Nantes, viennent de quitter le sol européen. Ils se sont embarqués à Saint-Nazaire, à destination de Cayenne. On les a photographiés sur le pont du Flandre, le jour du départ. (W. W.)



M. Noël, préfet du Bas-Rhin, vient d'être nommé directeur de la Sûreté générale, en remplacement de M. Thomé, dont la nomination était récente. (H. M.)



Photo sensationnelle prise à Madrid pendant les émeutes qui ont ensanglanté la capitale espagnole et montrant le capitaine des Gardes civils Dominguez (à terre) qui vient de tomber mortellement atteint par une pierre en pleine bagarre. (K.)



Mme Anthony Sappis avait vendu sa fille Ruth pour 50 dollars à Mme Gertrude Kamper, représentée ci-dessus avec la fillette. Elle a voulu la racheter, mais la justice de Philadelphie a décidé que Mme Kamper garderait l'enfant. (I. N.)



A seize ans, Michael Burke, précoce bandit américain, a commis plus de cents vols et a participé à l'assassinat de deux personnes. (I. N.)



Sœur Léonide est une des plus anciennes surveillantes de la prison Saint-Lazare. Il y a soixante ans qu'elle exerce ses fonctions, elle va recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur. (H. M.)



Mme Yasmina Brahim, rependique en justice l'héritage de son père, le prince d'Ouezzan. (H. M.)



Jean Maurer, encaisseur, a été dévalisé à Mondelange. Ses trois agresseurs ont été arrêtés. (E. G.)



Allen D. Morrison ayant vu dans un magazine policier américain la photo d'un dangereux gangster, Burke, le fit arrêter. Une fois de plus, la presse est utile à la justice. (I. N.)



Elliott Hathaway (à droite) a été arrêté à Portsmouth (U.S. A.), pour avoir assassiné une jeune nurse. (I. N.)



Mme Potoki de Genbury (U. S. A.), attaquée par deux bandits, a reçu cinquante coups de poignard et a échappé à la mort. (I. G. P.)



Une bande qui volait dans les autos a été arrêtée par des agents de la brigade Nord-Africaine. De gauche à droite : Allidières, Suzanne Maillé, Le Bedel, Marie Bouilloux, Molliat. (R.)



Le gangster Burke vient d'être arrêté grâce au lecteur d'un journal policier. Le bandit après son arrestation (cigare à la bouche), au milieu des détectives. (I. N.)



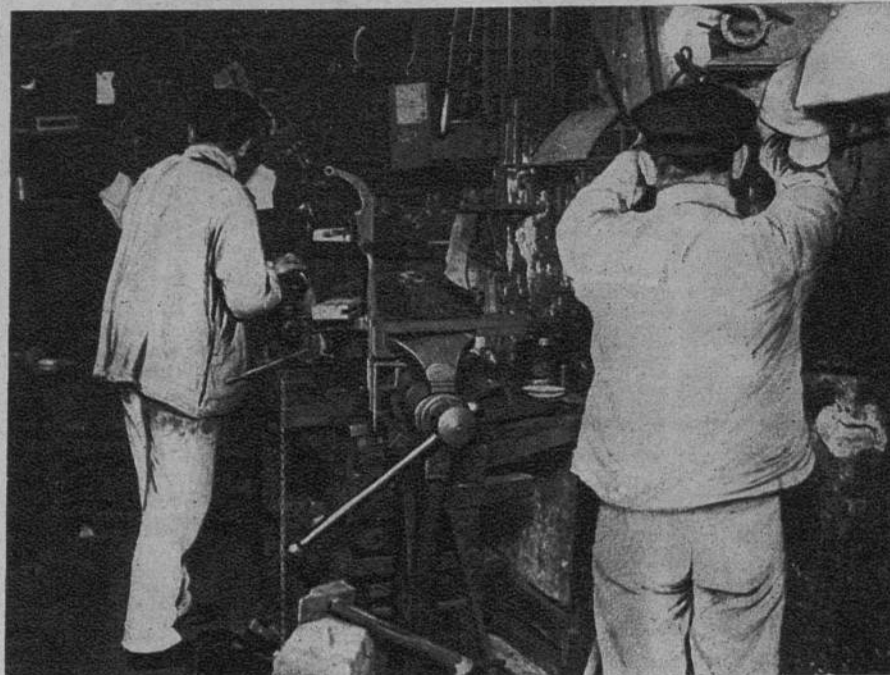
Albert Guervin a abattu à Fontoy, de cinq coups de revolver, sa femme, mère de sept enfants, dont il vivait séparé. Quelques instants après son crime il est allé se constituer prisonnier. (E. G.)

Le soir de ses nocés, Mme Frances Brenman vit son mari la brutaliser et déchirer sa robe. Divorce. (I. G. P.)

# Je Sors de la "Santé."



Un inculpé travaillant dans sa cellule à la confection d'accessoires de colillon. (H. M.)



L'atelier de forge à la prison de la Santé. (H. M.)

II

"AUXI."

Mon ami, m'ayant conté sa première journée de prisonnier, poursuivait ainsi son récit :

Je suis en prison depuis un mois... Qui croirait qu'une existence étouffée entre les quatre murs d'une cellule pût comporter des aventures menues, mais quotidiennes? Qui croirait qu'une vie réglée avec une minutieuse et implacable exactitude pût avoir sa part d'originalité et d'imprévu?

Ligotez étroitement des hommes. Placez-les sous la surveillance infaillible d'un gardien. Et vous aurez reconstitué la société, avec ses misères, ses passions, ses douleurs — et même ses joies.

Oui, ses joies... Pour peupler les longues heures de ma mélancolie, j'ai celles du travail, de la cantine, de la visite médicale et des lettres.

Tous les matins, un contremaître que précède le bruit du verrouillage et du déverrouillage des serrures dépose sur ma table une botte de quelques milliers d'étiquettes. C'est ma tâche. Je suis « tâtché » à huit francs. C'est un bon chiffre. Je ne suis pas maladroit.

J'enfile l'attache des étiquettes pour les grands magasins. J'ai deux francs du mille et trois francs quand l'enfilage s'effectue avec une navette. La navette, mesdames, est cette petite aiguille de métal que vous savez si bien retirer et replacer avec tant de délicatesse et de soin, pour que le vendeur ne s'en aperçoive pas, lorsque vous allez « rendre » cette jolie robe qui vous avait tant plu avant de la payer.

Mais moi, je la place environ 2 660 fois par jour. Alors, vous vous rendez compte?

Il y a bien d'autres travaux encore. Des objets en fil de fer, des pièges à rats, des nases, et même — ô ironie dans le symbole!... — des paniers à salade. Enluminage ou montage de jouets, poupées, bariolage de cartonnerie, habillage de boîtes et accessoires de colillon. Oui, belles danseuses que le champagne énerve et que le jazz trouble, ces riens chatoyants de paillettes et tintinnabulants de tous les grelots de la folle pour votre griserie d'un soir, sont faits, derrière ces grands murs, par des mains qui ont volé, élargé ou assassiné.

Contraste facile des choses. De la prison au dancing. De la peine au plaisir...

Mais soyez sans remords. Le plus grand plaisir, est-ce vraiment le vôtre, charmante tanguieuse?

C'est plutôt celui de M. l'« entrepreneur ».

L'« entreprise » dans les prisons est une industrie que je crois florissante. En tout cas, malgré la crise, elle ne connaît pas le chômage.

Témoin cet extraordinaire petit papier découpé dans les « affaires parisiennes », entré — qui saura comment? — à la Santé, où il circule clandestinement pour l'éducation des détenus. Je l'ai gardé :

Suis vendeur contrat avec administration pénitentiaire donnant droit à une main-d'œuvre de 40 hommes à une moyenne de 3 francs par jour de salaire pour huit heures de travail. Prix 25 000 francs. Comptant : 15 000 francs. Peut tous genres travaux. D... rue P..., Paris.

Ainsi, le travail des hommes — et de ces hommes-là — c'est donc quelque chose qu'on peut vendre comme ça?

Sans doute, puisque c'est une affaire, une bonne affaire. Il s'agit seulement d'at-

traper le marché pour le vendre après.

Le prix de la main-d'œuvre est si bas...

Cependant, le règlement de 1885, qui régit toujours l'administration pénitentiaire, rédigé par M. Herbette, alors conseiller d'État, précisait que le salaire des détenus devait être des trois quarts ou des quatre cinquièmes de celui des ouvriers libres.

Les salaires devraient donc être de 25 à 35 francs. Ils sont de 4 à 10 francs. Ceci au détriment du détenu — ce qui n'est pas très dommage, pensez-vous? Mais au préjudice aussi de l'État. Et au profit du seul concessionnaire.

Des millions et des millions échappent ainsi à des hommes que pourrait relever un travail toujours moralisateur quand il est justement payé, et à un pays qui a besoin d'argent.

Et si l'on multiplie le bénéfice des « entrepreneurs » par toutes les prisons de France...

Il faut tout dire. Il y a des détenus qui gagnent 50, 60 et 70 francs par jour. Ce sont des spécialistes habiles. Et aussi des détenus qui connaissent le règlement et qui savent rédiger des réclamations. Autres spécialistes habiles...

Les travailleurs sont « tâtchés ». C'est-à-dire qu'ils sont tenus, selon leur adresse, d'exécuter le travail représenté par un salaire fixé. Je suis tâtché à huit francs. J'en laisse quatre à l'État. J'en garde quatre, dont deux pour le pécule de réserve et deux pour ma cantine quotidienne.

Ah! la cantine... Les satisfactions de la table réservent à ceux qui souffrent d'ineffables consolations.

La cantine vend aux détenus du pain, du vin, des saucissons, du pâté, du chocolat, du fromage, des confitures, du tabac, des cigarettes, des cigares, et même des pipes en terre. Elle vend aussi des plats préparés : bifteck aux frites, boudin aux haricots, bœuf au riz. Tout cela est bon, servi suffisamment chaud si l'on

n'habite pas une division trop lointaine.

Les condamnés ont droit à la cantine, sauf de menues restrictions. Celle du tabac est totale, sauf une permission administrative en faveur des « auxis ».

Les rasoirs, même mécaniques, sont prohibés. Une tolérance aimablement sceptique autorise, nonobstant, la vente de savons à barbe et de blaireaux.

Mais la belle ressource de la cantine, c'est — le croirait-on? — le commerce des cravates.

L'administration tutélaire prohibe rigoureusement les lacets de souliers et les cravates, accessoires vestimentaires propres au suicide des détenus, et par conséquent à l'embêtement des fonctionnaires.

Mais il est des élégants, ces délicats, à qui répugne la tenue débraillée, qu'ils aillent à l'instruction, ou même qu'ils demeurent dans leur cellule comme M. Choufleury restait chez lui.

Alors, la cantine leur vend des cravates sans danger. Ce sont des petits nœuds noirs tout faits, d'un modèle unique et du prix invariable de 6 fr. 95. Voilà pourquoi, aux audiences correctionnelles, on remarque dans les boxes tant de détenus de tout âge et de tout poil, le col sévèrement ceint de noir, graves comme des notaires. Ce sont parfois, d'ailleurs, véritablement des notaires. Seulement, il y a des cassinguliers. Par exemple, un détenu, cravaté par les soins de la cantine de la Santé, arrive à Fresnes. Là, la cravate de la Santé ne vaut plus rien. C'est la cravate de la cantine de Fresnes qui est la bonne. Notez que c'est exactement la même, puisqu'il n'y a qu'un seul modèle. Comme dit l'autre, il ne faut pas chercher à comprendre. Il faut seulement payer 6 fr. 95.

Il y a aussi un restaurant à la Santé, un vrai restaurant, avec un menu varié et soigné. Et une carte des vins. Il n'y a pas de salle de consommation. Le service est fait dans les chambres — pardon! dans les cellules. — Mais il est réservé aux seuls prévenus.

Le restaurant a son histoire. Autrefois,

conformément à la loi, les prévenus avaient en réalité le droit, qu'ils n'ont plus qu'en principe, de faire venir leur nourriture de l'extérieur. On cite le cas de M. Caillaux, dont un grill-room proche du Luxembourg faisait porter deux fois par jour sur un réchaud, en auto, le déjeuner et le dîner.

Le bureau du portier était encombré de paniers et de vaisselle de tous les traiteurs de la capitale. Un règlement nouveau, et qui fut attaqué par le commerce de l'hôtellerie, réserva à un seul restaurant sis près de la prison le privilège de nourrir les prévenus. Le classique pot de confitures de la famille désolée mais diligente était défendu.

Et puis, ce monopole de fait fut, à son tour, révoqué. Le restaurant a été installé dans les flancs secrets de la prison. L'odeur des mets savoureux que la rigueur des hommes ne peut contenir par des barreaux et des verrous s'évade vers les cioux.

Les prévenus opulents et réputés que nous rencontrerons à la 14<sup>e</sup> division, au quartier des banquiers, sont les clients du restaurant officiel. Ils y dépensent 40, 50, 60, 80 ou 100 francs par jour.

Le matin, le menu leur est présenté, afin qu'ils fassent leur choix pour le lendemain. Hors-d'œuvre, entrée, tournedos, poulet cocotte, côtelettes cresson, sans doute entrecôte « maison ». Fromages, desserts, vins : bordeaux, bo urgogne de 3 à 18 francs la bouteille, selon le cru. Tout cela, de l'avis unanime des riches prévenus, confortable.

Mais les condamnés n'en savent rien. Ils peuvent tout de même, s'ils en ont le moyen, dépenser de 30 à 40 francs par jour à la cantine.

La nature enfonce dans le pauvre corps des hommes les aiguillons du désir. Ici, toutes les exigences ne sont pas satisfaites. Mais, du moins, à défaut de celles de la chair, celles de la chère...

Je vais assez régulièrement à la visite médicale. Ma santé est excellente. Mais je rencontre, face au mur et mains au dos, des amis anciens et nouveaux. Nous devons de riens dans d'imperceptibles souffles. Le docteur arrive. C'est un grand gaillard qui porte allègrement son pardessus jeté négligemment sur ses épaules. Sa barbe est cordiale et malicieuse. Il a conservé la jovialité des salles de garde. Il « reconnaît » tout le monde. Quand un détenu abuse, il lui ordonne, exceptionnellement, un remède. Il n'en a que deux, la purge ou la douche. Pour les incorrigibles, il ordonne à la fois la douche et la purge.

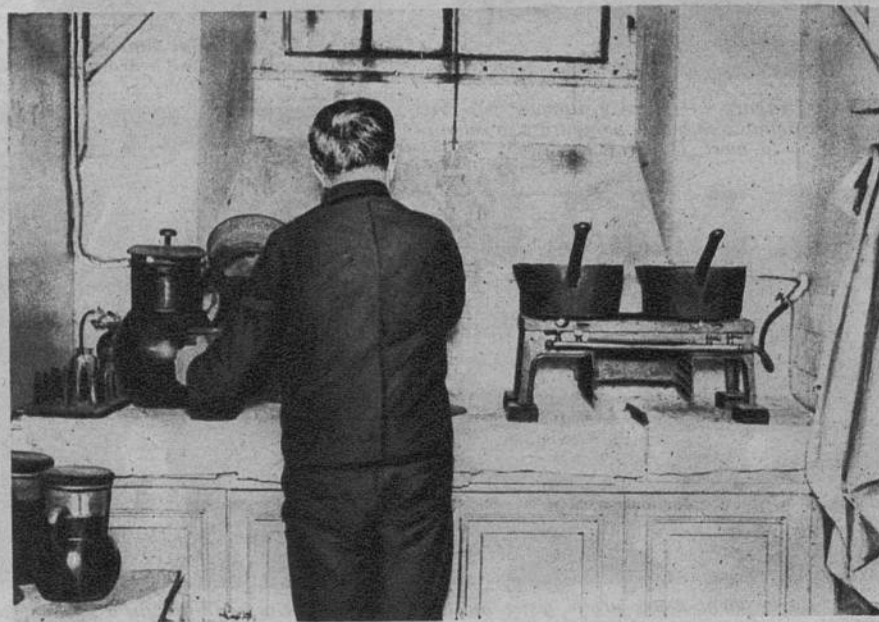
Les vrais malades sont envoyés à Fresnes. A la Santé, il n'y a pas d'infirmiers. Les indispositions sont soignées par le repos que le bon médecin octroie avec prodigalité, au grand dam de l'entrepreneur.

Le matin, à dix heures, j'ai une émotion. Le guichet s'ouvre. Une main rugueuse tient une enveloppe. Une voix rude me dit : « Votre nom? »

Et je reste seul, avec ma lettre. Seul!... Une présence confuse et chère flotte confusément à côté de moi, dans la solitude de ma cellule. Un prisonnier est ce qu'il est. Il faut lui garder la pudeur de ces minutes-là...

Un jour, j'ai eu une surprise. On m'a dit : « Vous êtes auxi. » Je n'avais rien demandé. Mais il paraît que j'ai été choisi à cause de mon instruction. Parce que je suis bachelier, je suis préposé à la distribution des gamelles, à l'astiquage des robinets et au ménage de M. le directeur.

J'aide la chance... Il y avait une vacance



La tisanerie où sont préparés de nombreux médicaments destinés aux malades. (H. M.)

dans ma division. Figurez-vous que...

Mais je ne vous ai pas dit ce que c'était qu'un « auxi ». C'est un auxiliaire, naturellement. Un auxiliaire qui fait les corvées de son état et quelques-unes des fonctions des gardiens. Moyennant quoi, il gagne dix francs par jour, a le droit de fumer du gros tabac et jouit d'une relative liberté dans sa cellule, qui n'est pas toujours rigoureusement close.

Donc, figurez-vous qu'il y avait une vacance parce qu'un « auxi » venait de se faire révoquer pour vol. Après tout, il y a assez de voleurs dans une prison pour qu'il y ait un petit vol de temps en temps. Celui-ci a pris des briquets et des bijoux à la « fouille » où des détenus les avaient déposés. Il a dérobé aussi 800 francs. Il ne sera pas poursuivi. Ça aurait fait toute une histoire... Il a eu de la veine de prendre la précaution de commettre ses vols dans une prison.

On ne peut pas se faire une idée de ce que peuvent être, en nombre et en variété, les « combines » d'un « auxi » à la Santé. Le résultat nous renseignera mieux que le fait. Un « auxi » que je connais et qui est libéré envoyait régulièrement — mais par voies irrégulières — trois mille francs par mois à sa famille.

Je ne suis pas « auxi » depuis cinq minutes que, de tous les guichets de condamnés où je dépose la soupe, j'entends : « Tabac?... T'as du tabac? »...

Je n'ai pas encore de tabac. Mais maintenant, j'ai le droit d'en avoir. Le lendemain, je passe un paquet en même temps que la gamelle, par un guichet où j'ai vu sourire la face d'un bon vieux. Le bon vieux, en me remettant sa gamelle, me glisse un petit papier. Dix francs de timbres-poste. Il paraît que c'est le prix pour un paquet de tabac de deux francs cinquante.

Les timbres constituent la monnaie d'échange clandestine des trafics illicites. L'administration interdit aux condamnés d'écrire plus de deux lettres par semaine. Mais elle les autorise à acheter un nombre illimité de timbres-poste. De là, si l'on peut dire, la conséquence de son inconscience.

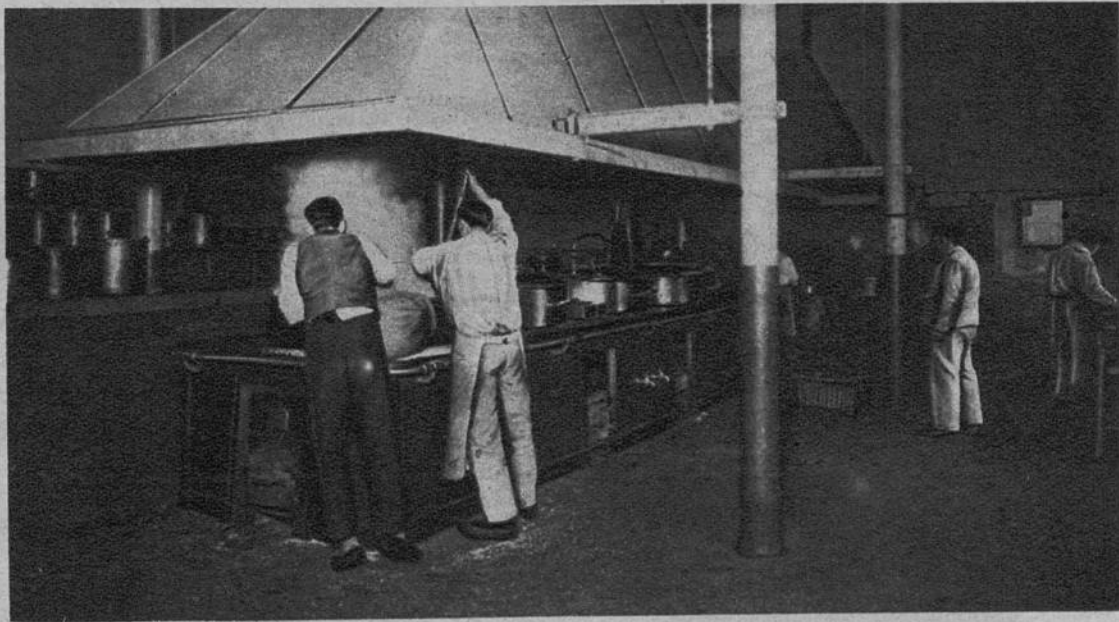
Je passe une boule à travers le guichet d'un prévenu. Il me tend un paquet. Machinalement, je le prends. Cent cigarettes maryland. Le soir, je lui apporte un bidon. Il me souffle : « Mes timbres? »

J'ai compris. Mais je lui rends ses cigarettes. D'autres « auxi » qui n'ont pas les raisons de mon désintéressement payent les cigarettes au-dessus du cours aux prévenus qui y ont droit et les revendent le double aux condamnés qui n'y ont pas droit.

Même trafic pour le vin blanc, le pain frais et tout ce qui est permis aux uns et défendu aux autres.

Un « auxi » combinard se fait une situation enviable. Mais il tient une comptabilité effroyable. Comment se reconnaît-il entre tous ces guichets qui se ressemblent et ces paquets de tabac remboursables en œufs ou en pâté de foie, qui sont revendus sous forme de vin blanc et payables en timbres-poste?

Entre « auxis », nous papotons, nous voisinons. Parfois, nous pouvons faire une



La cuisine de la prison de la Santé. (H. M.)

— C'est toi, ça?  
— Non, moi je suis Scherperel, son intendant. Lis...

Je lis un rapport de police qui expose que le prince toxicomane se fait hospitaliser chaque fois qu'une affaire ennuyeuse l'appelle devant la justice. Scherperel me parle de lui.

— C'est un bon petit. Il a été élevé par des précepteurs, par des curés. Il n'avait jamais vu de femme à vingt ans. C'est ce qui l'a perdu. Il ne s'est pas adonné aux femmes. Il s'est adonné à la drogue. Tu peux voir. C'est dans le rapport de l'expert.

— Qu'est-ce que tu faisais chez lui?  
— J'ai été son chauffeur. Et puis ensuite j'ai géré ses propriétés. Du temps où il en avait, naturellement. Et il en a eu ! Pense donc... Il a épousé deux fois des femmes millionnaires. Seulement, ensuite, il a acheté une auto cent trente-cinq billets. Il ne l'a pas payée et il l'a revendue trente-cinq billets. J'ai été bon avec lui pour cette affaire-là. Je commence à me faire vieux à la Santoche... Lui, il s'en f... tu comprends. Il se fait hospitaliser dans une clinique. Mais moi, j'attends pendant ce temps-là. C'est tout de même un bon gosse...

Le mercredi, je suis désigné pour aller cirer l'appartement de M. le sous-directeur. M. le directeur et M. le sous-directeur habitent dans la prison. Leurs appartements donnent sur une cour bitumée que fleurissent des plantes en pot. Mais les fenêtres ont des barreaux, comme les vastas des nos cellules.

L'appartement de M. le sous-directeur est simple et net. C'est celui d'un fonctionnaire qui attend de l'avancement. Ce qui est le souci unique et la principale occupation des fonctionnaires.

Avec l'avancement, l'appartement sera plus grand et le mobilier plus complet. Une petite entrée. Une antichambre minuscule. A droite, la cuisine et la salle de bain. A gauche, la salle à manger. Deux chambres à coucher, M. le sous-directeur a une jeune fille. Elle est charmante. C'est la première

Je l'accepte sans gêne. Et si ma main tremble un peu en portant le verre à mes lèvres, c'est que je retrouve ici la tranquille atmosphère d'un foyer, une calme vie de petits bourgeois heureux. Et je pense que moi aussi...

Mais je m'en vais, dans mon uniforme de bure, mon balai et ma cire à la main. Dans le quartier où m'appelle mon service, à la 2<sup>e</sup> division, il y a trois cellules où je fais des connaissances : les numéros 33, 41 et 17.

Marcantoni, cellule 33, de la 2<sup>e</sup> division, est revêtu du costume pénal. Il est grand, fort, rasé, assez jovial quand il consent à parler. Il ne le daigne guère qu'avec moi. Marcantoni est en cours de peine, mais maintenu actuellement à la Santé pour témoigner dans l'affaire des faux bons de la

**196. Suis vendeur contrat avec administration pénitentiaire de Fresnes, donnant droit à une main-d'œuvre de 40 hommes à une moyenne de 8 fr. par jour de salaire pour 8 heures travail. Prix 25,000 fr., comptant 15 000 fr. Peut tous genres travaux.**  
Paris, 14<sup>e</sup>.

Reproduction photographique de l'annonce découpée dans un journal spécial.

Défense nationale qui lui a valu déjà une condamnation aux travaux forcés. C'est un assez bon travailleur. Il est taché à 6 fr. 75. Il passe d'ailleurs son temps à améliorer, ou, du moins, à transformer tous les outils qu'on lui confie. Si bien qu'il lui reste peu de temps pour sa tâche.

— J'étais bon pour un « casement », m'explique-t-il. Quand on est venu me faire, on a trouvé chez moi 350 000 francs de bons de la Défense. Ils étaient faux. Alors, tu penses...

Il dit encore :  
— Je sais que j'ai été donné...  
Campilla, 2<sup>e</sup> division, cellule 31, son complice dans l'affaire, a été condamné aux travaux forcés à perpétuité. C'est un quadragénaire marseillais, maigre, aux yeux jaunes. Il me confie :  
— Quand c'est-il que je m'en irai là-bas? Là-bas... Pour lui, c'est le bagne, le pays merveilleux et lointain. Il en rêve.

— Là-bas, mon vieux, c'est une autre vie. Il y a à faire.  
Je lui dis pour le consoler :  
— On peut s'évader.  
Il me reprend ardemment :  
— S'évader ? Mais non, mais non... On peut avoir sa case, sa concession. Il y en a qui font de bonnes affaires. Je les ai assez vus, les hommes et les villes... Je veux le pays des perroquets. C'est mon droit. Ah ! quand c'est-il que je vais pouvoir les mettre pour m'en aller d'ici?...

Il m'appelle tout près de lui. Et je sens la fièvre de son haleine.  
— Écoute... Ne me donne pas cette boule-là. Donne-moi celle qui est par terre devant le 45...

— Pourquoi ?  
— Et puis, passe-moi un autre bidon. Non, l'autre... Celui du 25...

— Pourquoi ?  
— Parce qu'ils veulent m'empoisonner, mon vieux. Je sais trop de choses, tu comprends... Ils veulent m'avoir. Je ne veux pas crever ici. Je veux aller me mouiller les pieds.  
Cet expressif argot signifie : traverser l'océan pour

aller au bagne.  
— Est-il fou? Simule-t-il? Qui sait? Marcantoni me dit :

— Il « travaille du chapeau ». Ce qui veut dire : il déraisonne. Il me fait un peu peur.

— Ah ! dis donc, vieux... Dis salut de ma part au 2-17...

A la cellule 17 de la 2<sup>e</sup> division est un grand garçon, très distingué dans son costume pénal. Je vois bien qu'il fait effort pour me dire « tu ». C'est le banquier Poulner, condamné en 1925 à sept ans de réclusion pour recel dans la même affaire. Il me parle avec une réserve mélancolique et du ton dont on converserait dans un salon.

— J'étais innocent, mon cher... Je le jure. J'ai fait cinq ans déjà. Il me reste deux ans à faire. On m'a fait revenir pour témoigner au cours du nouveau procès... Si je pouvais en profiter pour obtenir ma grâce... J'ai un passé irréprochable. J'ai des relations. Et puis, je le dis encore, je suis innocent...

Il me cite les amis qu'il avait dans le monde, dans la presse. Je sais qu'il ne se vante pas. Il connaissait tout Paris.

— J'ai écrit à mes anciens camarades.  
J'ai écrit à X..., à Y..., à Z...

Et je sais qui sont X..., Y... et Z...  
Il attend leur réponse.

— Quand j'ai passé en cour d'assises, Henri Jeanson a écrit une belle lettre au président. Il a du cœur... Et c'est peut-être lui que je connaissais le moins.

Nous évoquons des noms, des souvenirs.  
— Tu vas sortir. Tu es là pour une affaire d'accident, d'homicide par imprudence. Tu es un honnête homme. Tu iras voir mes amis de ma part. Tu leur parleras de moi. Ils doivent pouvoir me tirer de là. Après cinq ans...

Quand je suis sorti, j'ai tenu ma promesse. Je suis allé voir ceux qu'il avait connus, reçus, aimés, obligés. Les uns m'ont dit :

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne puis rien.

D'autres :  
— Comment dites-vous? Poulner?... Je ne me rappelle pas du tout ce nom-là...

(A suivre.) MAURICE CORIEM.



L'« auxi » cire consciencieusement l'appartement du sous-directeur de la Santé. (Composition de GLATZER.)

petite visite à un détenu. J'entre chez un grand garçon mince, rasé, très blond, dont la voix cordiale a les dures sonorités du Nord. Je viens ramasser le tas de ses ordures qu'il a balayées.

— Regarde ça, me dit-il.  
C'est un dossier. Ou plutôt la copie d'un dossier, la copie complète de toutes les pièces. Sur la couverture, je lis : De Lucinge de Faucigny. Je lui dis :

fois, depuis deux mois, que je vois une femme. Je suis ému. La jeune fille regarde par la fenêtre, entre les barreaux. Son horizon est un chemin de ronde où passent des détenus en costume pénal, conduits par un gardien.

J'ai fait reluire le plancher. M<sup>me</sup> la sous-directrice apparaît. Elle me dit merci. Elle m'offre un grand verre de vin à la cuisine.

## L'ARGOT AU BAGNE

Quelque paradoxal que cela puisse paraître, l'argot est relativement peu employé par les transportés, alors qu'il l'est beaucoup par les relégués. Ceci s'explique quand on fait la différence existant entre ces deux catégories de condamnés.

Un individu vient quelquefois au bagne pour un fait criminel unique jusque-là dans sa vie. Ses fréquentations habituelles n'étaient point celles des milieux de souteneurs et de cambrioleurs, tandis que celui qui échoue à la relégation y vient justement parce qu'il est une fripouille invétérée, possesseur d'un casier judiciaire abondamment garni.

Un mot qui s'est transmis à travers le temps et qui date de la vieille époque où les bagnes étaient installés dans les ports de Brest, Rochefort et Toulon, c'est celui de « fagot ». Un « fagot », c'est tout simplement un condamné aux travaux forcés.

Il convient également de donner l'explication du terme « homme de classe », qui reviendra si souvent sous notre plume au cours de ce récit.

Le législateur a pensé avec juste raison qu'il fallait permettre à l'individu condamné aux travaux forcés d'améliorer lui-même son sort en tenant une bonne conduite et en étant assidu au travail. A cet effet, la transportation a été divisée en trois classes et, à mesure que le transporté passe de l'une dans l'autre, il devient plus apte

à bénéficier de mesures de faveurs, grâces, concessions, engagements. En même temps, la tâche qui lui est imposée est moins pénible. Ce classement a une grande importance au point de vue de la discipline.

Monter un échelon, c'est le désir de beaucoup de ces réprouvés et la parution de la liste trimestrielle des favorisés fait l'objet de toutes les conversations.

Lorsqu'un individu vient d'être condamné en cour d'assises, le président, suivant les antécédents, la gravité du crime, émet un avis sur la classe de transportation dans laquelle il devra être compris lors de son arrivée en Guyane. S'il s'agit d'un délinquant sans passé judiciaire, et dont l'affaire ne présente pas un caractère de gravité trop accusé, il demande l'affectation à la deuxième classe.

Une commission siégeant au ministère de la Justice décide en dernier ressort.

La règle est l'arrivée à la troisième classe. La loi exige deux ans de présence à la colonie pour pouvoir bénéficier de l'avancement. Les condamnés de troisième classe sont enfermés dans un quartier spécial. Ils couchent sur la planche et sont astreints aux travaux les plus durs, ce sont eux qui « font le stère » ou vont dépérir sur les routes coloniales.

Le dimanche, ils sont tenus enfermés en case toute la journée et ne sortent que pour les appels.

MARSEILLE vient d'être ensanglanté d'un nouveau crime. Par une nuit de tempête, où le mistral sifflant sauvagement le long de la corniche couvrit le claquement sec des détonations, un chauffeur de taxi fut lâchement assassiné, par derrière, à son volant.

Trouvera-t-on l'auteur, ou les auteurs, de ce forfait qui eut le vol pour mobile? La police est en quête; mais les indices restent bien faibles; l'espoir diminue de jour en jour.

La grande cité phocéenne, porte du Sud et de l'Orient, fut secouée d'indignation, certain jour où un journaliste, ami du pittoresque, ne craignit point de l'appeler le « Chicago français ».

Il est incontestable qu'il y a, à Marseille, par milliers et centaines de milliers, des citoyens parfaitement honnêtes, probes, travailleurs; mais il est non moins vrai que l'énorme ville et ses banlieues servent de constant asile à des bandits de toute nationalité, qui se sentent là plus en sûreté qu'à Paris, Alger, Ajaccio, Casablanca ou Tunis.

Au surplus, Marseille a ses inquiétants autochtones: ceux que l'on englobe sous le nom générique de « nervis », dont la profession officielle se circonscrit entre: dockers, tenanciers de bar, et... navigateurs.

Ce sont ceux-là, en dehors de leurs ennemis naturels et rivaux les Kabyles, que nous allons étudier aujourd'hui.

A Paris, les « mauvais garçons » s'efforcent, par tous les moyens, de se perdre dans la foule; il faut, pour les reconnaître, l'œil aigu d'un agent de la sûreté. A Marseille, le « nervi » a son uniforme: le bleu de mécano, qui, passé à l'eau de Javel, prend une teinte de « Méditerranée l'hiver », fort séduisante. Un foulard rouge noué au cou avec art, une casquette en biais sur les cheveux collés — l'accroche-cœur se porte encore, — un mégot à l'oreille et des sandales complètent l'ensemble, fort pittoresque, ma foi! La chemise est à carreaux genre « toile à matelas », avec

col rabattu et manchettes. Pas de cravate, bien entendu!

La démarche, légèrement chaloupante, avec un mouvement des épaules qui dit le danseur de javas au bal-musette, est caractéristique. Le visage aux yeux brillants, aux dents très blanches, aux traits réguliers et bruns ne reflète pas l'expression farouche des « gangsters » de la Chapelle. Un certain charme sauvage et débraillé, plutôt; le sourire et l'accent sont typiques; le nez a gardé la trace des coups de poing, certain jour où l'on « fit un malheur ».

Au moral, le « nervi » est avant tout un paresseux, qui aime jouer, boire et ne

La marchande d'amour, précocement engraisée par la vie recluse, traîne une existence de cigarettes et de « petits verres ».



toujours son browning à portée, en caresse la crosse en marchant, et s'en sert « à l'américaine », à travers la poche du pantalon.

Il est juste de dire, que beaucoup d'« explications » se liquent à coups de poing... et d'autres en paroles seulement.

Bien qu'il ne répugne guère au « nervi » d'attaquer à plusieurs l'adversaire isolé, un code de l'honneur très strict, analogue à celui qui régit « le milieu », lui interdit de tromper la confiance de qui s'en remet à lui, lui est recommandé, ou simplement sympathique. L'hôte est sacré; pour le défendre, le nervi n'hésitera pas à risquer sa peau.

Le « nervi » a presque toujours un métier, comme nous le disons plus haut; s'il ne l'exerce que de façon irrégulière, la faute, affirme-t-il, en est plutôt « aux circonstances » et « à l'entraînement ». Quand on commence à « fauter »...

Les trois sources de revenus solides principales, régulières de la profession, — nous en citerons tout à l'heure une quatrième — sont dans l'ordre: les femmes,

A droite: Un type classique de la faune marseillaise. Mi-bookmaker, mi-souteneur. Souvent indicateur de police. Plus souvent encore, indicateur de « coups à faire ».

# NERVIS



On tâte de temps en temps, à travers la poche... Le seigneur browning est toujours là.



Une des rues du vieux Marseille, qui servent de repaire aux nervis et aux prostituées. (I. G.)

rien faire. Par une curieuse anomalie, c'est en même temps un nerveux, un susceptible, un entêté, qui, pour un oui, pour un non, tire son « pétard » et fait feu. On n'est « quelqu'un », d'ailleurs, là-bas, qu'à partir du moment où l'on a fait parler la poudre. Celui qui me conduisait, dans le dangereux dédale des rues autour du Vieux-Port, me désigna, avec une nuance d'admiration, quelque « collègue ». « Vous voyez celui-là qui passe: il a tiré! » J'avoue ne pas en avoir demandé davantage.

Avait-il blessé, tué, raté son adversaire? Peu importait: il avait tiré.

Le « nervi » combat rarement à l'arme blanche — couteau ou rasoir — qui est l'apanage quasi exclusif de son adversaire le Kabyle. Il a

le jeu, les stupéfiants. Le vol, le crime ne sont qu'exceptionnellement le fait d'un Marseillais pur sang.

Où bien doit-on admettre, alors, qu'une longue période de malchance ou de désespoir l'a réduit aux abois, qu'il se laisse entraîner par des complices plus résolus, ou qu'il tente un grand coup, un coup définitif, comme la disparition du millionnaire Saint-Charles, ou l'assassinat de l'encaisseur place de la Bourse.

Côté curieux de cette mentalité d'hors-la-loi: les « nervis » sont furioux de se voir attribuer les menus larcins: poulets, lapins, vols à la tire, qui ne sont généralement pas leur fait. Leur orgueil est d'être des bandits à la façon corse, non des gaspilleurs sans envergure.

Autre aspect de leur « personnalité »: ils sont extrêmement sportifs. Leur goût du football, du cyclisme et de la boxe va jusqu'à... incendier une arène un jour de trop apparent « chiqué », ou jusqu'à écrire,

à Henri Desgrange, le directeur de l'Auto, une pétition, pour que le tour de France passe — et surtout s'arrête — à Marseille. On compte, parmi eux, plusieurs pugilistes régionaux.

Ils ont un dieu: Baptistin Travail. Une légende s'est établie autour de ce cambrioleur étonnant. Il aurait été chargé par l'État, durant la guerre, de cambrioler le coffre-fort de la légation d'Allemagne à Berne, où se trouvaient des documents d'une importance considérable pour nos services d'espionnage. Sa libération était à ce prix. Baptistin aurait accepté la mission, aurait réussi; depuis, pourvu de rentes, il se serait retiré, tranquille, à la campagne, dans un « cabanon » ensoleillé. Il faut voir avec quelle admiration héroïque on parle, dans les petits bars louches, de ce « précurseur » mué, de par les circonstances, en ardent patriote.

Le « nervi » tire sa principale ressource de l'exploitation des prostituées. Si quatre



Cinq de ces malheureuses « lui appartiennent », il devient un « caïd ». Incarnation exacte, en effet, du grand seigneur arabe, maître de son harem... ! Le « caïd » exerce un contrôle sévère, et de tous instants, sur ses sujettes. Il ne tolère de leur part,

re, la classique raclée ; et le caïd ne répond que par un rire goguenard à leurs timides vœux « d'exclusivité ». « A-t-on jamais vu un bon coq entouré d'une seule poule? »

On se plaint qu'à Marseille la police soit impuissante. Elle n'est pas nombreuse,

d'une garde d'honneur, ils peuvent parler en sécurité, sinon dans le calme, et échapper à cet argument suprême et parfois décisif qu'est un coup de matraque bien appliqué sur le crâne.

Parvenus à l'hôtel de ville ou plus haut encore, les élus ne peuvent oublier tout à fait, relégués à leur ombre, ceux qui les ont puissamment couverts de leurs poitrines, de leurs poings, et favorisés de leur influence.

Lorsque, pour un délit quelconque, un des « partisans » connaît l'amertume des geôles municipales, vite une délégation se forme pour aller réclamer l'intervention de l'édile et l'élargissement du prisonnier. On chuchote que l'effet est immédiat : les portes de la prison, à la brume, discrètement, s'ouvrent devant l'incarcéré, qui reprend ses belottes, et son rôle de « caïd » voué aux « non-lieu ».

Il est enfin, dans la faune marseillaise, une catégorie spéciale : celle des invertis, qui pratiquent, avec l'appui de comparses aux poings noueux, l'entolage de leurs... victimes non sans maestria. Quels sacrifices ne consentiraient point, sous la menace d'un énorme scandale, certaines... personnalités « aux mœurs fâcheuses? »

Nous avons dit que certains, parmi les meilleurs représentants d'une race qui n'est pas près de s'éteindre, étaient navigateurs. Pour beaucoup, cela consiste à aller jusqu'au château d'If, pour y chercher entre deux eaux les « cercueils » (c'est le mot du milieu) pleins de cocaïne ou d'opium. Pour d'autres, le métier, moins dangereux mais pas davantage compliqué, est d'approvisionner en poisson assommé à la grenade certains comptoirs de « Madame Angot » complice et truculente. Ceux-là ont un nom spécial : les « ravageurs ».

Pour un petit nombre, enfin, des « nervis » authentiques, la profession de « navigateur » n'est pas un leurre, ils font partir de l'équipage des long-courriers qui « font » la Chine ou le canal de Suez. Tous les deux mois environ, ils doivent s'arracher aux bras de leur « petite femme », pour cingler vers des rives tropicales.

C'est avec des larmes plein les yeux que la tribu voit s'éloigner des personnalités aussi notoires. La veille du départ, dans l'arrière-boutique d'un bar, un pacte solennel est conclu : « Les terriens » s'engagent par serment à veiller sur la « régulière » abandonnée, à ne la laisser manquer de rien, si la clientèle se faisait rare.

Que la pègre phocéenne exerce une influence redoutable et puissante a été attesté, une fois de plus, dans l'affaire — nous la rappelons plus haut — de l'assassinat en plein jour d'un encaisseur. Les jurés avaient reçu de telles lettres de menaces, la session des Assises — qui devait se terminer par la condamnation à mort de Griffaut, dit la Griffe — semblait devoir se dérouler parmi tant de passion, et aussi de dangers, que la Cour, qui devait siéger à Marseille, se transporta à Aix ! Encore vit-on, dans le prétoire, de bien inquiétantes figures ; encore reconnut-on attentifs et silencieux, au long des couloirs sévères, bien des « malabars » venus de Marseille en de somptueuses autos !

Il serait exagéré de dire que Marseille vit sous la terreur constante de ses hôtes indésirables, mais il est aussi téméraire d'affirmer, quel'on s'y sent en pleine sécurité ! Trop de crimes demeurent impunis, dont on connaît les auteurs dans les milieux du « gang », mais dont nulle indiscretion ne viendra révéler le mystère aux policiers attentifs.

La loi du silence, la peur des représailles tiennent toutes bouches closes : une soli-

La rue des Rigoles, où les prostituées exercent « leur métier » au grand jour. (I. G.)



Il était un fils de famille. Il vint un jour à Marseille. Il y est resté. Mais chaque jour, un peu plus, il s'enfonçait. Cherchez la femme !

trop « locale », mal armée pour se risquer dans les coupe-gorges de la rue Bouterie ; enfin, elle a fini par pactiser avec les « mauvais garçons » au nom du loyal souci de sa propre sécurité. Les agents trinquent avec les malfaiteurs, ne voient que ce

# Les nuits de marseille

L'argent à grand-peine gagné, comme il a vite fait de sauter du bas de la prostituée à la poche du nervi ! Les dettes de jeu sont sacrées !

ni infidélité, ni indolence. Il va les voir, chaque jour, dans leurs maisons closes où il s'entretient d'elles avec la tenancière, erre, l'œil aux aguets, autour de leurs fenêtres, tandis que « travaillent » les belles de rue... Si la recette est insuffisante, c'est l'ordinaire

Le jeu, auquel ils s'adonnent avec passion des nuits entières, derrière les volets fermés des bars, est l'un des passe-temps préférés des nervis. Argent sur table ! Seulement... il en est qui trichent ; cela finit mal. Combien de blessés mystérieux, aux bouches closes, défilent dans les hôpitaux !

Occasionnellement, les nervis servent d'intermédiaires dans des affaires de stupéfiants. Les cales des grands bateaux récentes : opium, cocaïne, héroïne par kilogrammes. Il y en a pour des centaines de mille francs.

Entre marins, Chinois, nervis, des soutes du navire aux fumeries ou au client millionnaire, que de tractations, de commissions, de ristournes, parfois de chantages !

La drogue laisse de beaux bénéfices, mais comporte de rudes dangers :

Une brigade spéciale, munie de vedettes rapides, y veille, le long des quais et des appointements.

qu'ils veulent voir, savent être sourds et muets à l'occasion.

Il a quelques mois, effrayée par la recrudescence des agressions, la Sûreté générale expédia, à la direction de la police marseillaise, l'un de ses plus énergiques collaborateurs, avec mission d'épurer la ville. Quelques jours plus tard, — défilé relevé ! — c'était la disparition restée inexplicable du consul anglais Lee ; depuis ce temps, cambriolages et crimes se sont multipliés, sans que le nouveau fonctionnaire ait pu y porter remède. Voici pour quoi :

La vie politique, à Marseille, est mêlée intimement à la vie de la rue. Tout comme, aux jours de Rome, se disputaient les affaires publiques sur le Forum !

L'élection des hommes politiques est liée à l'action — souvent brutale et directe — des « bandes » que doivent s'adjoindre les candidats, lorsque leurs tournées de meetings les mènent en des quartiers hostiles. Entourés de leurs « partisans » comme

darité inexplicable des honnêtes gens aux... moins honnêtes déjoue maintes recherches et complique la tâche, déjà assez ardue, des enquêteurs. Enfin les pouvoirs locaux témoignent parfois, vis-à-vis des « affaires » criminelles, d'une indifférence qui confine à la mauvaise volonté.

« On ne peut s'empêcher d'avoir l'impression, nous disait un détective parisien, que l'on ne souhaite pas tant que cela, sur la Cannebière, le coup de filet monstre dont Marseille aurait besoin ! »

C'est sur cette note, peut-être pessimiste, mais reflet exact d'une impartiale enquête, que nous concluons cette rapide étude d'un monde terriblement gangrené sans doute, mais qui ne reste pas aussi fermé qu'on le croit — son admiration prodigieuse et fervente d'un prêtre qui est un saint l'atteste — aux lois de la charité, de la morale, et peut-être de la pitié !

JACK SCREEN.  
(Dessins de ROBERT LE NOIR.)

# L'ART DE METTRE

## une auto en panne



Une simple encoche à la jauge d'essence. (W. W.)

Quand on a une voiture, il faut savoir la mettre en marche. Quand on travaille dans les autos, d'aucuns s'imaginent qu'il faut plutôt savoir mettre une voiture en panne.

Il y a les dépanneurs et... ceux qui, nés fripouillards, ne sont heureux qu'après

avoir mis hors d'état de servir une demi-douzaine d'automobiles tous les matins.

Je m'empresse de constater que soixante-quinze pour cent des garagistes et mécanos parisiens et de province sont des gens parfaitement honnêtes, chez qui rien ne se passe d'anormal.

Mais les autres, les garagistes marrons dont les clients sont... chocolats ! Il en reste tout de même vingt-cinq pour cent, ce qui est encore une bonne proportion.

A plusieurs reprises — tout récemment encore, — des automobilistes ont préconisé la création d'un groupement de surveillance qui numéroterait, contre-signerait, signaliserait les bons garages. Mais ce ne fut qu'un rêve, hélas !

Et savez-vous pour quel motif les gens intéressés à cette création, à ce moyen de contrôle utile laisseraient finalement tomber la bonne idée ? Pour un motif basé sur cette réflexion :

— Oh ! tous les mécanos truquent plus ou moins les voitures. Cela fait partie de leur métier.

Avec de tels raisonnements, on pourrait aller loin.

Non, ce n'est dans le métier de personne de voler ses semblables. Dans l'automobilisme, on ne peut admettre que de trop bonnes natures aient à payer des réparations provoquées volontairement. Un tel trafic devrait toujours imposer l'appel du gendarme.

On dit bien souvent : « Oh ! voler au régiment n'est pas un crime. Les soldats ne volent pas, ils chapardent, ils se débrouillent. »

Dira-t-on également que les mécanos fripouillards se débrouillent quand ils dévissent ici, déclenchent là, coupent ailleurs, pour que l'auto ne parte pas et soit réparée ?

Ce serait peut-être excessif.

Et puisqu'il y a trop de gens qui laissent faire par horreur de la discussion ou parce qu'ils ne connaissent absolument rien dans le mécanisme d'une automobile, même quand ils savent conduire proprement, comme, d'autre part, trop de gens aussi vivent de telles malhonnêtetés, nous avons pensé qu'il pouvait être utile de mettre le doigt sur la plaie pour qu'on cherche le moyen de la guérir.

Le truquage malhonnête d'une voiture automobile peut non seulement déclencher une dépense inutile (inutile pour le propriétaire de ladite voiture naturellement), mais encore être la cause d'une sérieuse perte d'argent, voire d'un accident grave.

### Le coup du radiateur

Un de nos amis — comédien populaire — s'en fut, au cours des dernières vacances, chercher sa voiture, qui n'était pas sortie du garage depuis plusieurs semaines. Le garagiste avait été avisé de cette visite suffisamment à temps pour faire mettre la voiture en état de prendre la route.

La voiture était prête en effet. Au moment de partir, l'automobiliste demanda encore au mécano qui achevait la mise au point si de l'eau avait été mise dans le radiateur. Le mécano dévissa le bouchon, regarda et répondit affirmativement.

Après deux bons kilomètres, l'automobiliste, constatant que quelque chose d'anormal se passait dans sa voiture, envisagea tous les incidents possibles. En désespoir de cause, il regarda à son tour

On a enlevé votre roue de secours neuve pour vous mettre à la place un pneumatique raccommode. (W. W.)

dans le radiateur : surprise, il était vide.

Une enquête fut ouverte par le garagiste, qui était, lui, au-dessus de tout soupçon, et on finit par apprendre que le mécano malhonnête avait fait le même coup dans un garage de Paris et dans une demi-douzaine d'autres de province.

On le mit donc à la porte... et il s'en fut jouer la même pièce chez un autre garagiste, peut-être moins scrupuleux que le précédent.

### Une rondelle... et c'est tout

Certes c'était là un truquage assez grossier, mais combien d'autres malhon-

nêtetés ne peuvent, elles, être prouvées.

Les automobilistes qui ont leur voiture chez eux s'en croient à l'abri ? Pas toujours. Exemple :

Votre voiture marche comme un amour de voiture qu'elle est. Il a plu lors de votre dernière sortie. Qui va nettoyer le véhicule ? Vous ? Allons donc. Pourquoi vous donner cette peine, quand pour douze ou quinze francs on lavera votre « bagnole » au garage voisin.

Mais au garage voisin, il y a un mécano fripouillard, et le mécano fripouillard se tient ce raisonnement :

— Tiens, un nouveau client. Si je l'obligeais à nous faire travailler...



On glissera une petite rondelle de caoutchouc dans le carburateur. (W. W.)

brusquement, en pleine route, ce sera la panne.

L'automobiliste pensera : « Ça vient du carburateur qui est bouché. » Et il dévissera, et il soufflera, buvant quelques gouttes d'essence peu apéritives et encore moins digestives.

La voiture repartira, mais un kilomètre plus loin ce sera la même comédie, et ainsi jusqu'au retour.

Le lendemain, le propriétaire du véhicule se dira :

— Ça ne doit pas être grand-chose. A quoi bon aller à l'usine. Ils vont voir ça au garage voisin.

Et l'on voit ça au garage. On y retire la petite rondelle de caoutchouc et à la fin du mois vous n'avez à payer que deux cents francs pour échange du gicleur, fourniture d'un Bendix, réparation du démarreur et réglage de la magnéto.

Non, tant de choses que cela ? Mais oui, monsieur. Et le mécano d'entrer dans des explications folles entrecoupées de : « Vous comprenez bien, monsieur ? »

Si vous comprenez ! Dame, voyons, vous êtes chauffeur, vous connaissez tout... et les explications sont claires comme de l'eau de roche. Allons, vous ne pouvez tout de même pas passer pour un débutant ou un imbécile !

Cette fois, vous n'en avez eu que pour deux cents francs, mais amusez-vous donc à faire nettoyer encore votre voiture dans ce même garage.

Il est vrai que, rendu méfiant par des amis, vous irez sans doute dans un autre garage... où cela se passera malheureusement peut-être de la même façon.

### Le seul ami de l'automobiliste

Un garagiste sincère nous disait un jour :

— Il n'y a que deux hommes au monde qui aient intérêt à ce qu'une voiture marche sans réparations fréquentes : le propriétaire et le vendeur de ladite voiture.

Le propriétaire, cela se comprend. Quant au vendeur, c'est presque aussi simple. Le vendeur vous a comme client. Il veut que la voiture vendue vous plaise, qu'elle vous donne l'impression de rouler mieux que celles de toutes les autres marques. Il faut que, dans deux ou trois ans, vous lui achetiez une autre voiture, plus forte s'entend, et aussi que vous lui ameniez tous vos amis.

Enfin, il ne tient pas à ce que vous entriez furieux dans son magasin, alors qu'il tentera de convaincre un client éventuel, et que vous lui reprochiez à haute voix de

## L'ART DE METTRE UNE AUTO EN PANNE

(Suite de la page 10.)

vous avoir vendu « une bagnole qui ne veut rien entendre ! »

### L'utile mystère électrique

Le truquage des voitures par les garagistes marrons et les mécanos fripouillards se fait généralement en s'en prenant au système électrique du véhicule.

En électricité, tout est faux et tout est vrai, l'in vraisemblable n'étonne pas et le plus fin n'y voit que du feu... même quand ça n'allume pas.

Alors, n'est-ce pas? pourquoi ne pas provoquer un court-circuit?

Oh! le mécano malhonnête ne va pas truquer la voiture au point qu'elle ne partira point quand vous la viendrez chercher.

Non, non, la bonne panne est celle qui se produit en dehors du garage. Comment voulez-vous que le mécano et le garagiste soient rendus responsables de l'incident survenu dans la rue ou sur la route?

Alors on lime un fil ou on le sectionne, mais incomplètement, pour qu'il tienne pendant les premiers kilomètres et ne se détache tout à fait qu'à la suite d'une forte secousse, quand, par exemple, la voiture traversera un passage à niveau ou roulera trop vite sur un cassis non repéré.

L'automobiliste reviendra comme il pourra. Généralement, un garagiste de village aura fait la réparation, mais le fripouillard trouvera que « c'était autre chose qui ne marchait pas », et cette autre chose prendra un nom ronflant, un nom qui vous coûtera quatre ou cinq billets.

Certes, vous me direz que tout de même vous vous y connaissez. On vous a changé l'autre jour un induit complètement bouzillé. Vous l'avez vu l'induit. On l'a décroché devant vos yeux. Il était réellement en piteux état.

Sans doute, mais avez-vous vu ce qui s'est passé pendant la nuit précédente? Eh bien, le mécano fripouillard est venu prendre votre bon induit pour le mettre à une autre voiture de la même marque. Ainsi, par ce simple échange, on fera deux fois la même réparation, on la complètera deux fois surtout!

Croyez-vous qu'ils en connaissent des trucs!

### Pneu à pneu

Eh bien, et le pneu increvable qui ne cesse de crever?

Pour commencer, ce fut un silex d'une route de Normandie. Ils sont terriblement coupants, les silex des routes normandes.

La réparation faite, le mécano vous a rendu une roue qui rebondit sur le sol comme une balle de tennis.

— Ah! monsieur, dit-il, j'ai eu rudement du fil à retordre avec votre sacré pneu. Parbleu, vous n'avez pas dû voir immédiatement que vous étiez crevé et vous avez roulé pendant un bon kilomètre sur la jante. Total, huit déchirures, pas une de moins. Il n'est plus bon à grand-chose, votre pneu. A la première crevaillon, faudra vous offrir une chambre neuve.

La première crevaillon est pour le lendemain, quand vous viendrez chercher votre voiture.

Bon, votre pneu a rendu l'âme dans la nuit. Je veux bien encore vous le réparer, mais ce sera à recommencer demain.

Pour ne pas recommencer le lendemain, vous donnez l'ordre de mettre une chambre neuve. Or, comme celle qui a rendu l'âme n'a en réalité qu'un petit trou imperceptible, la crevaillon finale a été obtenue en dévissant la valve et c'est votre même chambre à air qui jouera le double rôle de pneumatique irréparable et de chambre neuve.

### L'huile qui s'évapore

Constatation que bon nombre d'automobilistes ont certainement faite :

L'ne auto consomme beaucoup plus d'huile pendant un mois d'hiver que pendant un mois de vacances.

Explication : en vacances, vous laissez votre voiture dans le jardin de la villa que vous avez louée à la mer ou à la campagne ou dans le garage de l'hôtel où vous êtes descendu.

En vacances, personne ne touche à votre voiture que vous-même. En hiver, elle est chez le garagiste dont le mécano a la manie de la vidange.

Il vidange votre huile pour l'excellente raison qu'une huile qui a trop travaillé n'est plus bonne à rien.

Mais s'il vidange votre huile tous les quinze cents kilomètres comme cela se doit faire réglementairement, il la vidange également tous les quinze cents... mètres, pour ajouter quelques bidons sur votre facture du mois.

L'huile grasse aussi bien les rouages des autos que la patte des garagistes marrons.

Si vous vous étonnez — et vous aurez tort, — on vous dira qu'on va voir ce qui se passe d'anormal.

Le lendemain, on vous montrera une grosse flaque d'huile sous votre voiture. Il y a fuite, et quand il y a fuite il faut réparer. C'est donc toujours vous qui en êtes pour votre argent.

### ... et le coup de l'essence

Quand le mécano fripouillard aura constaté que vous n'êtes pas très regardant au sens le plus propre du mot, il vous fera le plein d'essence à sa façon, qui n'est qu'un demi-plein, voir un quart de plein.

Et quand vous vous étonnerez encore, on vous reprochera d'oublier de fermer votre robinet.

Et ce ne sera pas seulement le robinet du réservoir d'essence que vous fermerez quand vous aurez enfin compris la règle du jeu.

### La roue est faite pour rouler... le client

Autre constatation faite par un automobiliste qui fut (ou est même encore) entre les mains d'un mécano ou d'un garagiste sans conscience :

Une roue crève en route. On descend et on remplace la roue devenue momentanément inutilisable par la roue de secours.

Un kilomètre plus loin, la roue de secours crève à son tour.

Qu'est-il arrivé? Eh bien, depuis une ou deux semaines, même depuis un mois déjà, on vous a enlevé votre roue de secours neuve pour vous mettre à la place un pneumatique racommodé dans tous les sens.

Une roue de secours, ça reste souvent si longtemps à l'arrière ou sur le marchepied d'une voiture !

Mais, dans ce cas, il n'y a pas perte pour tout le monde. Votre roue de secours a été vendue comme roue neuve au client d'une autre voiture de la même marque que la vôtre.

### Le chapitre de la signalisation

Certes, vous connaissiez, lecteurs automobilistes, bon nombre de ces tours pour en avoir souffert, mais je viens de vous en dévoiler que vous ne soupçonniez point et dont vous pensez faire votre profit.

Vous vous dites : « Quand on me fera un de ces méchants tours-là, j'irai dans le garage voisin. »

Eh bien, si étonnant que cela semble, je me permets de vous déconseiller le voyage.

Certes, vous risquez de tomber enfin dans un des nombreux garages sérieux, mais si, même dans ce garage sérieux, vous avez affaire à un mécano qui la connaît dans les coins, vous serez encore fait et refait.

Un de nos amis s'est vu faire le même coup — celui de l'induit neuf remplacé par un vieux — dans cinq garages différents.

Pourquoi? Parce qu'il avait été signalé. Oui, une simple encoche à sa jauge d'essence et l'on savait qu'on travaillerait à coup sûr.

Car les fripouilles de la mécanique automobile se signalent les poires comme les chemineaux les habitations où l'on est généreux.

### Conclusion

Que faire alors? Mon Dieu, je ne vois pas de nombreuses solutions.

On peut pourtant garer sa voiture chez un garagiste qui n'est pas mécano. On en trouve, et ceux-ci sont généralement honnêtes, et pour cause.

On peut encore garer son véhicule chez un ami du vendeur ou un garagiste recommandé par ce vendeur.

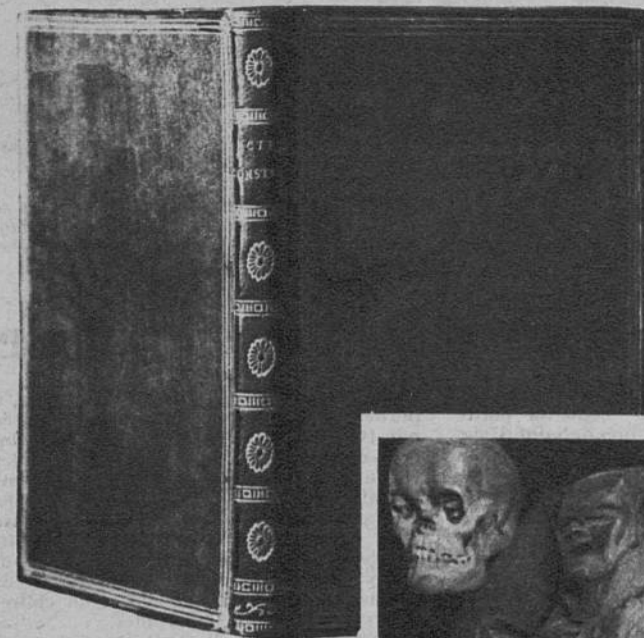
On peut aussi... se fier à sa chance, aller au hasard chez le premier garagiste venu et espérer qu'on se trouve chez un des soixante-quinze du cent qui sont parfaitement honnêtes et qui n'emploient que des mécanos tout aussi honorables.

Je ne vois guère d'autres façons d'éviter ce vol organisé (et habilement organisé) qui n'est un crime qu'aux yeux d'une minorité.

Mais, en employant un des moyens de défense plus ou moins efficaces que je préconise, vous pouvez aussi vivre d'espoir. Un jour viendra peut-être que des sociétés de surveillance et de garantie s'organiseront parmi les automobilistes, ou que des fabricants trouveront le moyen de protéger leurs clients, ou enfin qu'un gouvernement à poigne décidera de hacher en tout petits morceaux les garagistes marrons et les mécanos fripouillards pris la main dans le sac... à outils.

MORENCY.

## LA PEAU D'UN MORT DEVRAIT ÊTRE SACRÉE



Au musée Carnavalet, un livre relié en peau humaine. (S. G. P.)

La peau humaine, quand l'homme est vivant, a une valeur inestimable... tout au moins pour son propriétaire. Quand la mort a fait son œuvre, la peau de l'être humain ne vaut plus rien, hélas! mais ne devrait-elle pas être respectée par ceux que la grande faucheuse n'a pas encore retranchés du nombre des vivants!

Or, certains hommes ne respectent rien, même pas la dépouille mortelle de leurs semblables. Il s'est trouvé des mains qui ont osé, tâche macabre, enlever à des cadavres leur frêle écorce de peau, dans un but... commercial.

Si vous en doutez, entrez dans certain cabaret montmartrois et dès la porte franchie vous verrez une tragique dépouille voisiner avec une tête de mort et le tarif des consommations! Le Préfet de police, M. Chiappe, estime-t-il ce spectacle digne d'être toléré? Réserve-t-il exclusivement sa sévérité aux journaux qui ont entrepris de lutter contre le crime et les malhonnêtes gens?

Au musée Carnavalet, on peut voir un volume soigneusement relié en pleine peau, celle d'un révolutionnaire tué en 1789.

La bibliothèque de l'hôpital de Philadelphie compte six volumes reliés en peau humaine qui lui ont été légués par le Dr Stokton, de Neuton (Etat de New-Jersey).

L'un de ces ouvrages, le Catalogue des sciences médicales, est un gros in-quarto relié avec la peau du dos d'un homme.

Sur la page de garde d'un autre volume, le Dr Stokton a écrit cette note : « Relié en cuir tanné provenant de la peau d'une jambe de miss Maria L..., morte de consommation à l'hôpital de Philadelphie. » Cette même Maria L..., une jeune Irlandaise de vingt-huit ans, a encore fourni la reliure de trois autres volumes.

Le sixième ouvrage a emprunté sa demi-reliure à la peau tatouée du poignet d'un malade, mort lui aussi à l'hôpital de Philadelphie.

C'est le Dr Stokton qui a lui-même tanné la peau de ses patients. La reliure, effectuée avec celle du dos, est grossière,

à gros grains. Celle enlevée à la jambe de miss Maria L..., ressemble si exactement à de la peau de porc, qu'il faut être expert en la matière pour pouvoir se rendre compte de la différence.

On se rappelle peut-être que M. Goron, ancien chef de la Sureté, possédait longtemps un portefeuille dont la peau avait été prélevée sur le corps d'un guillotiné. Camille Flammarion avait aussi dans sa bibliothèque un ouvrage relié avec la



Cette dépouille humaine orne l'entrée d'un cabaret parisien. Qu'attend le Préfet de police pour la faire disparaître? (S. G. P.)

chair d'une de ses anciennes admiratrices qui lui avait fait ce don par testament.

Il y a dans le monde bien d'autres objets de ce genre, et nous pourrions allonger cette liste. Nous déplorons qu'une telle profanation soit tolérée par les lois. Les premiers hommes eux-mêmes respectaient la dépouille mortelle d'un être humain. Serions-nous moins civilisés qu'eux?

JEAN CEY.

## ROULETTE

Système inédit à exploiter, non à vendre. Gain prouvé par nombreuses expériences. Sur demande. — Bénéfice minimum 5% DU CAPITAL PAR JOUR

Ecrire: LAGARDE, 39, Rue Émile-Desvaux, PARIS (19<sup>e</sup>).

**ÉVITEZ les pâles Imitateurs!... "L'ENVERS VAUT L'ENDROIT"**  
19, Rue de Châteaudun (IX<sup>e</sup>)  
et ses Succursales  
SEUL SPÉCIALISTE du  
RETOURNAGE DE VÊTEMENTS  
MESURE — TRANSFORMATION — FAÇON  
5% de remise aux porteurs de l'annonce.

## BERKEL

L'HOMME QUI A VAINCU LA ROULETTE ET QUI A DÉVOILÉ DANS

POLICE-MAGAZINE

Les Mystères de Monte-Carlo

a bien voulu écrire :

**Quelques conseils qui valent de l'or**

FACILES À COMPRENDRE, AVEC DES EXEMPLES TRÈS CLAIRS, TRÈS SIMPLES À SUIVRE

Ces Conseils s'appliquant à tous les Jeux vous permettront de jouer avantageusement aux Courses, aux Cartes, à la Boule — Envoi franco contre 5 fr. en timbres, mandats, billets français, adressés ÉDITIONS DU SPHINX 9, rue Marcel-Renault, PARIS (17<sup>e</sup>).

**Les Abonnements de POLICE - MAGAZINE sont remboursés, en grande partie, :: par de magnifiques Primes ::**





# CZ.211

## par une Espionne de Guerre

*Je ferai savoir à Mata-Hari qu'elle peut avoir confiance en vous. Allez !*

A LA RECHERCHE DE MATA-HARI.

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Une Anglaise, CZ-211, a fait de l'espionnage pour la France et l'Angleterre avec beaucoup de succès. Pourtant, elle est démasquée en Allemagne et ne doit la vie sauve qu'à l'intervention d'un haut personnage militaire. En échange de sa grâce, elle devra travailler pour l'Allemagne. Pour prévenir toute trahison de sa part, on lui fait signer deux documents particulièrement accablants, qu'on expédierait aux Alliés au premier signe d'insubordination. CZ-211 feint de se soumettre, et joue dès lors double jeu, d'accord avec l'Intelligence Service. Étroitement surveillée à Berlin par le colonel von Nicolaï, elle s'est soumise à des épreuves dont elle se tire à merveille, grâce à sa remarquable présence d'esprit. Un jeune et bel officier hongrois, chargé de lui tendre un piège, est vaincu par son charme et la met en garde contre la méfiance de ses supérieurs allemands. Rappelée à Berlin par von Nicolaï, celui-ci lui confie la mission de se mettre en rapport avec Mata-Hari (H-21).

### CHAPITRE XXI

Ha ! Ha ! la bonne, la splendide aubaine... C'était cet obtus Allemand qui allait me fournir, lui-même, ma vengeance... Il allait me livrer Mata-Hari, pieds et poings liés. Je saurais en profiter.

Il me donna le mot clef du code, qui était assez long : Wilhelmstrasse. Il me donna également le mot de passe : 70. Ce chiffre rappelait à la fois la victoire prussienne lors de la première guerre et le numéro de l'immeuble dans lequel se trouvaient, à la Frederickstrasse, certains bureaux spéciaux.

— Mais... comment communiquerai-je avec vous ?

Il sourit, supérieur.

— Évidemment, vous ne pouvez savoir... Nous avons des hommes sûrs à Paris. Il vous suffira d'expliquer à Mata-Hari à quel hôtel vous vous trouvez pour que l'un de ceux-ci s'abouche avec vous... Nous allons la prévenir...

— Mais, moi-même, où la trouverai-je ?

— Vous plaisantez, je pense... Mata-Hari est une personnalité à Paris. Elle fait florès dans les grands music-halls. Vous la trouverez dans sa loge.

— Mais puisqu'elle est soupçonnée, dites-vous ? Sans doute sera-t-elle obligée de renoncer à ses représentations ?

— C'est vrai !...

Von Nicolaï réfléchit.

— Hé ! s'exclama-t-il, impatienté, prenez rendez-vous avec elle où vous voudrez !... Le principal est que vous mettiez d'accord toutes deux.

— Vous me donnez pleins pouvoirs ?

— Oui. Je ferai savoir à Mata-Hari qu'elle peut avoir confiance en vous... Allez !...

Enfin, Paris !...

Une surprise pénible m'attendait au Quai d'Orsay.

— Le commandant Pondéry ? demandai-je.

— Mort au champ d'honneur.

Il avait été assassiné durant un voyage en Espagne. Je le revoyais si allègre, si cordial chaque fois qu'il m'accueillait.

Pauvre commandant !...

Lui aussi avait disparu après tant d'autres... Quelle guerre !

On me conseilla d'aller à une certaine maison, rue de Lille, dans laquelle un autre chef, le colonel Durand, possédait ses bureaux.

— Attendez à ce soir, me dit-on. Vous serez plus certain de le trouver.

La nuit tomba. Pas un bec de gaz, pas une lumière. C'était lugubre. J'entendis une sonnerie de clairons, « le garde-à-vous ». Puis des agents de police parcoururent les rues en signalant les lumières allumées par hasard et ordonnant de les éteindre sur-le-champ.

Je vis même arrêter un passant qui avait voulu allumer une cigarette.

On s'attendait à un raid aérien ennemi.

J'arrivai rue de Lille. Je fis la connaissance du colonel Durand. Je lui contai mes aventures. Ce fut long. Il interrompait de temps à autre par une exclamation. Puis je reprenais.

— Et maintenant, dis-je en terminant, je viens vous offrir une belle proie.

— Laquelle ?...

— Je vous offre Mata-Hari !

Il bondit sur ses pieds. Il vola plutôt qu'il n'accourut vers moi, pour me saisir les deux mains et les secouer avec une ardeur toute française.

— Ainsi donc, vous êtes en mesure de nous prouver sa culpabilité ?... Mon Dieu ! Mon Dieu !... Je savais bien qu'elle était une espionne.

En effet, le capitaine Ladoux, chef du contre-espionnage militaire français, qui soupçonnait fortement la danseuse, l'avait déjà menacée de la faire rapatrier en Hollande. Mata-Hari s'était énergiquement défendue, offrant ses services aux Français, acceptant même une mission en Belgique pour donner le change. Mais je savais, par expérience, ce que valaient les renseignements fournis dans ces conditions ! Je renseignai plus amplement le colonel, anxieux d'apprendre quelques précisions sur la danseuse.

— Je puis même vous dire quel est son matricule, à la Wilhelmstrasse... articula-t-il avec lenteur.

— C'est ? demanda-t-il d'une voix haletante.

— H-21... Et je vous répète que je vous la livrerai. Mais aussi, faut-il me laisser les coudées franches.

— Carte blanche, mademoiselle, carte blanche !

J'expliquai par le menu ma dernière conversation avec von Nicolaï. Le colonel Durand serra les poings.

— Ah ! Ils ont des émissaires ici... Naturellement... Ils doivent en avoir... C'est la règle du jeu !

— Ces émissaires, dis-je, nous allons les capturer aussi. Et nous les remplacerons par des hommes à nous. Mais tout cela peu à peu. Il ne faut pas éveiller la suspicion de notre ennemi. Il ne faut pas qu'elle s'aperçoive trop tôt de la disparition de ses comparses...

— Évidemment... Évidemment...

— Où joue-t-elle en ce moment ?

— Actuellement ? Elle est libre. Mais nous avons son adresse. Elle est là dans mes documents.

Il fouilla dans un dossier qu'il était allé chercher dans le bas d'un grand meuble. Je l'arrêtai du geste, en hochant la tête :

— Non. Je ne puis me présenter à elle comme cela de but en blanc. Elle n'est pas une novice... Il faut trouver un expédient. Attendez...

Je réfléchis durant quelques secondes. Mon visage s'éclaira. J'avais trouvé.

— Nous allons expédier par sans-fil un message à von Nicolaï. Je connais le mot clef de son code. Je lui demanderai de fixer à Mata-Hari un rendez-vous avec moi.

Je rédigeai le message sous les yeux mêmes du colonel frémissant. J'expliquais que Mata-Hari H-21 ne dansait pas, et qu'il était nécessaire qu'elle entrât en communication avec moi. Je donnai mon adresse : Hôtel Régina.

Incrovable, mais vrai. Cinq jours plus tard, de retour dans ma chambre, après avoir passé une heure dans le salon où je prenais mon petit déjeuner du matin, je trouvai sur ma table de toilette un message chiffré que je traduisis :

H-21 sera ce soir, à neuf heures, au Café de la Paix.

Comment un espion ennemi avait-il pu parvenir jusque là sans danger et sans être vu ? C'est un mystère que je ne pus jamais élucider.

Mais les faits étaient là, patents !... Il y avait des trous dans les mailles des filets tendus à Paris.

— Comme il y avait des trous à Berlin, à Londres et ailleurs. Puisque moi-même j'avais pu circuler impunément chez l'ennemi, fallait-il considérer la réciproque comme impossible ? Certes non. La preuve !

J'en informai le colonel Durand. Il répondit : — Allez de l'avant et agissez pour le mieux.

Je fis mes préparatifs. A neuf heures sonnantes, j'étais assise, anxieuse, au Café de la Paix, près de l'Opéra.

On a écrit beaucoup de choses sur Mata-Hari. On a même récemment publié un livre sur elle. Je ne l'ai pas lu, d'ailleurs. Je suis persuadée qu'on écrira encore. Je crois que le mystère de cette femme passionnée toujours les foules. On la portera à l'écran, et ce sera fait peut-être quand paraîtront ces lignes. Mata-Hari restera comme le prototype de l'espionne de légende. Bien plus sans doute à cause de son renom artistique que pour sa personnalité véritable, nettement antipathique.

Lorsque je la rencontrai pour la première fois à Constantinople, elle n'était pas encore au summum de sa renommée comme danseuse, mais l'escalade de la célébrité fut extrêmement rapide. Une savante et incessante publicité avait été faite autour de sa personne. Elle-même avait fait publier en 1906, sous la signature de son père, Adam Zelle, à Amsterdam, de prétendus Mémoires de Mata-Hari, bourrés d'épisodes invraisemblables et bien faits pour susciter autour d'elle une atmosphère de mystère et d'exotisme propice à sa réclame. On la donnait à l'époque, et suivant ses propres confidences, comme la fille d'un riche planteur hollandais et d'une indigène de l'île de Java. On prétendait que son père était mort alors qu'elle était encore un enfant et que sa mère craignait pour elle le sort habituellement réservé aux « demi-sang » en Orient. La légende ajoutait que cette tendre mère la voua à un temple de Bouddha, où l'on en fit une danseuse sacrée, selon les rites javanais.

C'est là qu'elle aurait acquis toutes ses connaissances étranges et artistiques, dont elle devait faire un habile étalage par la suite.

Elle se coupait souvent quand il s'agissait de préciser le lieu de sa naissance. C'était tantôt l'Inde septentrionale, tantôt Buma, ou Java ou Ceylan.

Elle n'était pas très fixée. Or, son acte de naissance indiquait Leeuwarden, en Hollande, à la date du 7 août 1876.

Fille de commerçants, Marguerite-Gertrude Zelle reçut une éducation soignée. Elle parlait couramment cinq langues. A dix-sept ans, ayant lu une annonce matrimoniale dans un journal, elle y répondit et fit ainsi la connaissance du capitaine Rudolf Mac Léod, bien plus âgé qu'elle, et qui voulait profiter d'un congé d'un an pour se marier avant de retourner aux Indes néerlandaises. Les fiançailles eurent lieu en mars 1895. Et presque aussitôt le mariage fut célébré. Les Mac Léod restèrent deux ans à Amsterdam. En 1896 naquit un fils, Norman. En 1897, le couple se rendit à Malang (île de Java), où Mac Léod se voyait attribuer un poste de commandant. La même année, une fillette naquit, Juana Lisa. En 1899, la famille Mac Léod quitta Java pour Sumatra. C'est là que meurt le petit Norman, empoisonné par un indigène. M<sup>me</sup> Mac Léod en conçut un désespoir farouche et poignard — dit-on ! — le coupable, ce qui la força de fuir.

Bientôt, des scènes fréquentes troublèrent le ménage. Marguerite était ambitieuse, hautaine, rêvait de fortune, de domination. Bien que Hollandais, son mari était d'origine écossaise, et Marguerite crut pouvoir s'affubler du titre de lady, auquel elle n'avait pas droit. La vie conjugale étant devenue intenable, les époux, de retour à Amsterdam en 1901, se séparèrent.

C'est seulement en 1903 que, conseillée et commanditée par son père, Marguerite Zelle eut l'idée de se produire en public, à Paris, comme danseuse. Rien ne l'avait préparée à cet art. Mais à force de bluff, elle parvint à s'imposer. Alléchante nouveauté, elle dansait, nue, certaines danses de l'Inde ! danses improvisées, bien entendu, et qui n'exigeaient, on le conçoit, aucune virtuosité technique. Seulement vêtue de deux cache-seins, elle se livrait à des contorsions lascives



Marguerite-Gertrude Zelle, qui remporta comme danseuse hindoue un grand succès sous le nom de Mata-Hari. (Rap.)



## A la brigade Nord-Africaine

C'est avec plaisir que nous apprenons la nomination du brigadier René Poisson, de la brigade Nord-Africaine, au grade de brigadier-chef. Entré à la Préfecture de police en 1905, l'inspecteur Poisson ne tarda pas à se faire remarquer par ses chefs. Bien considéré, sérieux, aimant sa profession, il se vit confier des missions intéressantes qu'il mena toujours à bien. Détaché au 7<sup>e</sup> district, Poisson opéra de nombreuses arrestations, à la suite desquelles il fut nommé brigadier en 1922.

Appelé en 1928 à la brigade Nord-Africaine, il collabore avec l'inspecteur principal Belot, qu'il seconde merveilleusement, et c'est là que, porté au tableau d'avancement, il reçoit ses nouveaux galons.

Pour prendre rang à la même date, en remplacement de Poisson, l'inspecteur Ouarab est nommé brigadier. Reconnaissons que là aussi le choix fut judicieux. Ouarab est un modèle de conscience professionnelle, un habile policier, le nombre de ses arrestations se chiffre par plusieurs centaines. C'est un homme charmant, d'une parfaite modestie. Terreux des mauvais garçons venus du nord de l'Afrique, il est au contraire le meilleur ami des Arabes honnêtes.

En plus de son travail très absorbant de policier, le brigadier Ouarab est interprète, devant les tribunaux, des dialectes nord-africains. En cette qualité, tous les juges d'instruction le connaissent et l'estiment.

R. R.

## L'APACHE A TOUT FAIRE

« Elle m'a mis des ventouses »

On en rit encore à Roanne, où la curieuse aventure se déroula quelques mois après la guerre.

Une vieille et honorable dame, veuve d'un grand fabricant de tissus de la région, vivait retirée dans une coquette villa des environs de cette ville.

Il ne manquait qu'une chose à son bonheur : une bonne... bonne.

Jusqu'à ce jour, elle n'avait eu que des filles paresseuses, voleuses ou coureuseuses. Et un jour la perle dont elle rêvait se présenta.

C'était une gentille Parisienne aux yeux vifs, polie, pudique, respectueuse à souhait.

La vieille dame la prit à l'essai et après un mois s'en déclara satisfaite.

La perle ne se plaignait jamais, travaillait comme dix et se pliait à tous les défauts de sa patronne soupçonneuse et regardante.

Hélas ! la perle était fautive. Un jour, des inspecteurs de police vinrent montrer à la vieille dame la photographie d'un jeune homme au regard décidé.

— C'est le frère de ma bonne ? crut comprendre la pauvre vieille.

— Non, c'est votre bonne elle-même.

— Ma bonne, Jésus, mon Dieu !

— Mais oui, madame, un apache qui a le don du travestissement. Patient et habile, il attend de connaître vos habitudes et toutes vos cachettes pour s'emparer de votre magot. Nous arrivons à temps, remerciez-nous.

On pense que la vieille dame remercia ces messieurs de la police.

Malgré tout, elle regrettait sa perle, mais soudain elle poussa un cri :

— Ciel !... Mais j'y pense... Avant-hier soir... Je toussais un peu... Elle a tenu à...

— A quoi donc, madame ?

— A me mettre des ventouses. Quelle horreur ! C'était un homme !...

Mais, réfléchissant, la vieille dame ajouta dans un sourire moins apeuré :

— Et je lui disais : Comme vous avez la main douce, Marie !



VOYANTE RUSSE

**M<sup>me</sup> KAHL**

prédit l'avenir, répond aux questions mentales, devine prénoms. 4 h. à 7 heures. 71, rue de Cléry, PARIS

**M<sup>me</sup> TAMARA** Voyante. Sujet Russe. Infaillible. Tarots. Lignes de la main. Tous les jours de 2 à 7 h. à partir de 10 f. 60, r. du Cherche-Midi, 2<sup>e</sup> et, Esc. B, Paris-6<sup>e</sup>

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS 67 LYON.

**PROF. RAYMOND** VOYANCE, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE, GRAPHOLOGIE, MÉDIUMNITÉ, CRISTALLOGÉOMANCIE. HOROSCOPES par Correspondance 2 Avenue St Honoré d'Eylau (16) Angle : 8, av. Maïakoff Tél. : PASSY 77-84

**COPIES ADRESSES** et agent 2 sexes deman. partout. Gros gains. Ecr. Établiss. P. I. EDOX, Marseille.

**MONDIALE-POLICE**

ex-inspect. police judic. et de sûreté. Rens. Enqu. Fiat. etc. T. pays, T. Missions, Divorces, Procès. Prix mod. 8, Bd SAINT-DENIS. Botz : 30-74 : 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

**GAGNEZ** 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs. Écritures chez soi. Ec. HUARD, Ile Chatou (S.-et-O.)



### LE CATALOGUE EDISON BELL

contenant les derniers succès d'artistes et d'orchestres réputés, vous sera envoyé franco sur demande. Vous y trouverez un choix remarquable de

## DISQUES RADIO

qui ne coûtent que

# 12 FR

et qui jouent aussi longtemps avec la même sonorité que les disques normaux de 20 francs. Essayez un disque "RADIO" et vous en deviendrez aussi enthousiastes que nous-mêmes.

**EDISON BELL (France)**  
22, rue St-Augustin - PARIS

75 FR PAR MOIS

### TOUT POUR LA MUSIQUE CHEZ MASSPACHER

39-41 Passage du Grand-Café PARIS 2<sup>e</sup> Métro : Étienne-Marcel Catalogue Gratuit sur Demande



## LA GAÏETÉ CHEZ SOI CARILLONS WESTMINSTER LES PLUS RÉPUTÉS



Mouvement de précision. Ebénisterie de grand luxe soit en chêne clair - chêne foncé ou façon noyer. Cadran artistique, glaces bisoutées sortis usine.

**MOUVEMENT 8 JOURS garanti 10 ans, sonnant les quarts et l'heure. Sons incomparables. 8 marteaux, 8 gongs.**

**PAYABLE 45 FR. PAR MOIS**

ED 10 MENSUALITÉS Livraison immédiate - Prix de Fabrique - Superbe cadeau à tout acheteur

Magasin ouvert 7 les jours de 9 à 19 h. et de 10 à 12 h.

**HORLOGERIE WILLIAMS**  
4, rue du Ponceau - Paris (2<sup>e</sup>)  
(Juste à la sortie du Métro : REAUMUR)

**RÉUSSIR** en tout : Amour, Santé, Affaires, grâce au sachet de plantes mystérieuses. Parfum Astral, Astrologie, Cartomancie, Chiromancie, Graphologie, Secrets de jeunesse et de beauté. - Consultat. sur rendez-vous et par correspond. - M<sup>me</sup> RENÉE, professeur sciences occultes, 8, avenue Vaugirard-Nouveau, Paris-15<sup>e</sup>.

## 51 Volumes reliés

Format 16 x 11

ÉLÉGANTES RELIURES SPÉCIALES, DÉCORATION OR, ÉTIQUETTE AU DOS, TÊTE POLIE, SIGNET

### Leur prix : 600 fr.

est réglable

**35 FRANCS par mois 17 MOIS de crédit**

## Œuvres complètes de VICTOR HUGO



CETTE collection d'un tirage soigné, d'un format commode et d'une reliure élégante et moderne, est, sous un aspect particulièrement séduisant, la moins coûteuse des éditions reliées des œuvres complètes du grand poète. A l'heure où la célébration du centenaire du Romantisme dont Hugo fut la gloire la plus éclatante, attire plus que jamais l'attention sur son œuvre immortelle, ces volumes mettent à la portée de tous les impérieuses créations de son génie.

### LISTE des 51 volumes composant la souscription

1. Les Misérables. — I.  
2. Les Misérables. — II.  
3. Les Misérables. — III.  
4. Les Misérables. — IV.  
5. Les Contemplations.  
6. Napoléon le Petit.  
7. Ruy Blas. Les Burgraves.  
8. Han d'Islande.  
9. Le Rhin. — I.  
10. Le Rhin. — II.  
11. La Légende des siècles. — I.  
12. La Légende des siècles. — II.  
13. La Légende des siècles. — III.  
14. Marie Tudor. La Esmeralda. Angelo.  
15. Les Feuilles d'automne. Les Chants du Crépuscule.  
16. Notre-Dame de Paris. — I.  
17. Notre-Dame de Paris. — II.  
18. Dieu. La fin de Satan.  
19. Le Roi s'amuse. Lucrèce Borgia.  
20. Histoire d'un crime.  
21. L'art d'être grand-père.  
22. Bug-Jargal. Le Dernier jour d'un condamné. Claude Gueux.  
23. Les Châtiments.  
24. France et Belgique, Alpes et Pyrénées.  
25. L'Homme qui rit. — I.  
26. L'Homme qui rit. — II.  
27. Les Rayons et les Ombres. Les voix intérieures.

28. Théâtre en liberté. Amy Robart.  
29. Avant l'Exil.  
30. Les Quatre Vents de l'Esprit.  
31. Pendant l'Exil.  
32. Lettres à la Fiancée.  
33. Depuis l'Exil. — I.  
34. Depuis l'Exil. — II.  
35. Les Chansons des Rues et des Bois.  
36. Cromwell.  
37. Le Pape. La Pitié suprême. Religions et Religion. L'Ané.  
38. Quatre-vingt-treize.  
39. Toute la lyre. — I.  
40. Toute la lyre. — II.  
41. Torquemada. Les Jumeaux.  
42. William Shakespeare.  
43. Odes et Ballades. Les Orientales.  
44. Littérature et Philosophie mêlées.  
45. Les Travailleurs de la Mer. I.  
46. Les Travailleurs de la Mer. II.  
47. L'Année terrible. Les Années funestes.  
48. Choses vues.  
49. Hernani. Marion Delorme.  
50. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. — I.  
51. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie. — II.

**BULLETIN DE SOUSCRIPTION à retourner signé à l'Office Technique du Livre 1, Avenue de l'Observatoire, Paris**

Je, soussigné, déclare souscrire aux ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO, en 51 volumes, au prix de six cent francs, que je m'engage à payer à raison de 35 francs par mois.

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Signature : \_\_\_\_\_

Au comptant, à la livraison : 550 fr.  
Livraison et encaissement à domicile, franco de tous frais.

75 FR PAR MOIS SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour

## 12 VERSEMENTS de 75 fr.

notre

### CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR

Mouvement de précision Spiral Bréguet

Au comptant... 850 fr.

Catalogue général N° 72. Franco sur demande adressée au

### COMPTOIR REAUMUR

78, r. Réaumur - Paris-2<sup>e</sup>



## 5000 PHONOS POUR RIEN

distributed aux lecteurs trouvant la solution de ce concours et se conformant à nos conditions. Reconstituez cinq prénoms. En prenant la première lettre du premier, la deuxième du deuxième et ainsi de suite, jusqu'à la cinquième lettre, vous trouverez une ville de France. Laquelle ? Découpez le bon et adressez-le directement à ARYA, 22, rue des Quatre-Frères-Beignot, Paris (XV<sup>e</sup>). — Joindre enveloppe timbrée à 0 fr. 50 portant votre adresse.

**L. GEORGES** "L'AS DES DÉTECTIVES" Ex-Inspect. de la Sûreté (Diplôme) — 20, rue de Paradis — Provence 86-03 — Enquêtes. Recherches. Preuves pour divorce Missions délicates. — Prix modérés.

**M<sup>me</sup> MAX** Voyante, et ses tarots, donne conseils tout avenir, ramène affections. Reç. de 9 à 19 h. Par corresp. 20 fr. Date naiss. 30, Polonceau, Paris, Mét. Barbès.

**GAGNEZ** 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G. à Marseille

**ÉMILE CHEVILLIARD** 208, r. Saint-Denis, 208 — PARIS (2<sup>e</sup>) MAISON FONDÉE EN 1877  
Prix courant cont. 0 fr. 50 en timbres-neu). Libraires et Dépositaires ayant magasins sont demandés en prov. Circulaire gratis et franco.



**NOUVELLE DÉCOUVERTE** permet de soigner Syphilis, Bléno, Prostate, Impulsance, Métrite, Écoulements (anciens ou récents), seul, chez soi, sans piqures, à l'insu de tous. Résultats remarquables rapides et certains. Consult. par correspond. (discret) ou venir : D<sup>r</sup> ARI, 28, Faubourg Montmartre, 28, Paris.

## CONCOURS

Cette Jolie Série de Casseroles Aluminium est à vous ! Pour faire connaître notre Marque, nous distribuons gratuitement, parmi les bonnes réponses.

### 5000 de ces Jolies SERIES

Il suffit d'indiquer le titre d'une Fable en remplaçant les traits par des lettres.

**La P-u-l-aux-o-uf-d-r**  
Ce Concours est entièrement gratuit. Écrivez en joignant enveloppe à votre adresse à MANUFACTURE, Serv. 64, R. Malbrache, Paris



**CONCOURS TOUS LES ANS** Secrétaire près les Commissariats de **POLICE** de la Ville de Paris

Pas de diplôme exigé. Accès au grade de Commissaire. Age : de 21 à 30 ans avec prorogation des services militaires. Rens. gratuits par l'Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6<sup>e</sup>.

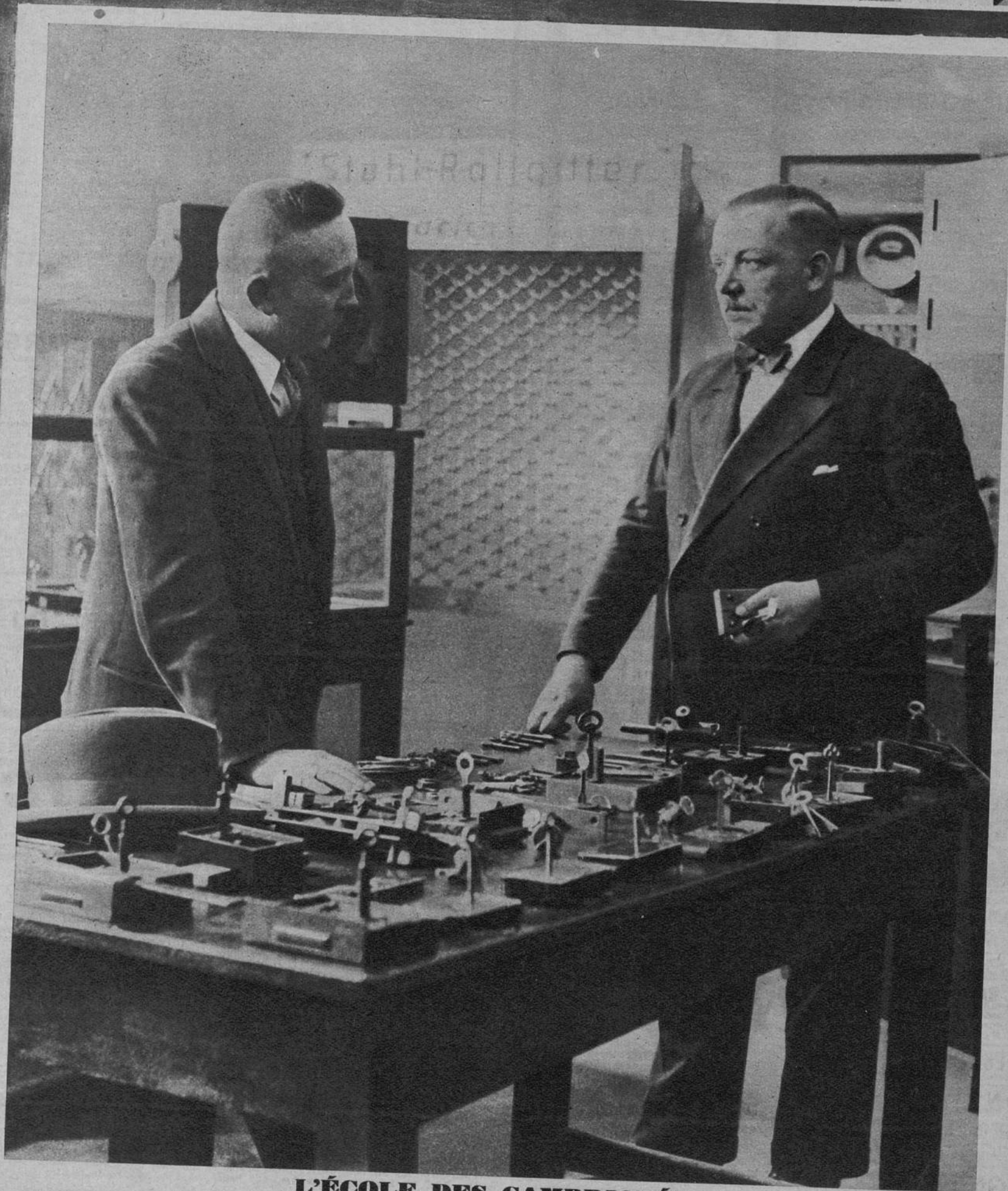
**DÉTATOUAGE** sans piqure, sans acide disparition certaine, rapide, définitive. Produits avec méthode. Ciné-Photos. Pour opérer soi-même. Sur demande. Prof. DIOU, 11, rue Championnet, LILLE.

**CHEZ VOUS** 400 francs par quinzaine, ss quitt. emploi. Partout facile. Écor. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE.

**AVENIR** M<sup>me</sup> A. Bénard, 46, r. Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date éven. 1931-32 mois par m. Fac. mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50). Reç. le dimanche.

**M<sup>me</sup> FLAUBERT VOYANTE** connaît la science des Brahmines qui seule fait réussir en tout. Reçoit de 10 à 12 et 2 à 7. 44, r. de Maistre, 2<sup>e</sup> et. C. t. p. r.

# POLICE MAGAZINE



## L'ÉCOLE DES CAMBRIOLÉS

Les cambriolés, présents, passés et futurs, ont, à Berlin la ressource de se rendre à la Préfecture de police, où un fonctionnaire leur explique en détail de quelle qualité doivent être les serrures pour résister aux outils perfectionnés des bandits. (W. W.)